

LITTÉRATURE

Harold Pinter, Prix Nobel
Page F 3

PHILOSOPHIE

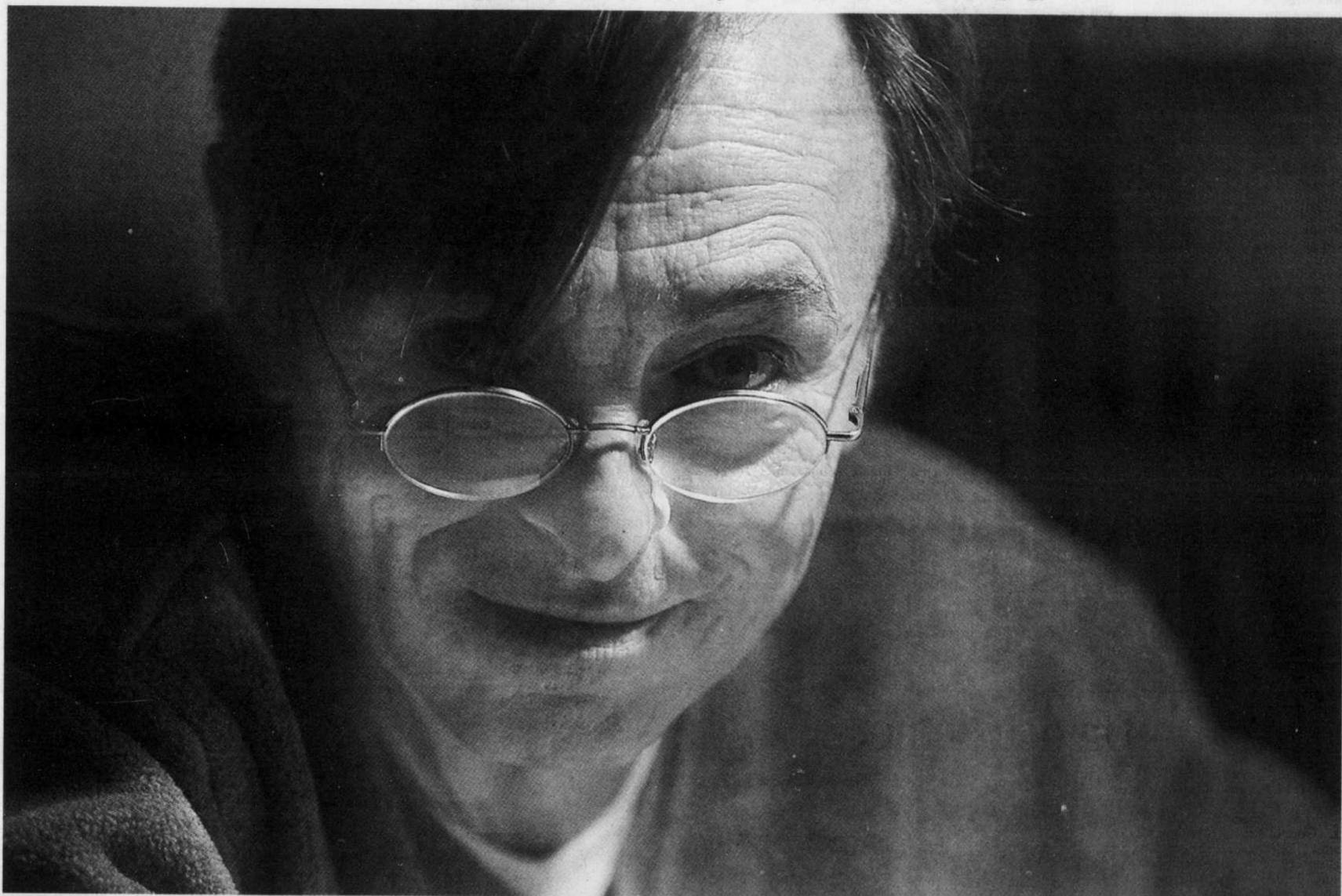
La traversée du siècle de
Raymond Klibansky
Page F 8 à F 10

LE DEVOIR

CAHIER
F

LIVRES

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Le jeune homme

Robert Lalonde se dévoile tout en livrant un vibrant témoignage sur l'adolescence dans *Que vais-je devenir jusqu'à ce que je meure?*

FRÉDÉRIQUE DOYON

révolté

Robert Lalonde n'en finit jamais de s'interroger sur ce qui l'entoure. Peut-être pour éviter de parler de lui — et doublement puisque le nouveau roman qui fait l'objet de cette entrevue est assez autobiographique —, il se demande d'où vient cette tendance à la facilité, dans la société en général et particulièrement chez ses étudiants de l'École nationale de théâtre (ENT).

«Ils ne lisent pas, s'exclame celui qui leur enseigne justement à pénétrer le texte pour mieux l'incarner. Ils sont comme des musiciens qui voudraient jouer du Prokofiev par oreille. Or le théâtre moderne est complexe et difficile à décoder. On ne peut pas être un interprète sans interpréter le texte.»

Le ton n'est pas celui du reproche, ni de la plainte larmoyante. Loin de lui l'idée d'en faire une fatalité ou de dénigrer l'air du temps. C'est plutôt l'étonnement qui déclenche chez lui cette tirade sur l'éducation de l'art, sur la valorisation de l'instinct au détriment de la réflexion, comme s'il livrait tout haut un monologue intérieur, suivant le dédale de son esprit en éveil. Un étonnement nourricier, comme celui qui pousse à écrire.

D'ailleurs, dans leur résistance à l'égard de l'accumulation de connaissances qui semblent si loin de la vie, ces jeunes ne ressemblent-ils pas un peu au narrateur de son roman *Que vais-je devenir jusqu'à ce*

que je meure?, paru aux Éditions du Boréal.

«Je suis bien placé pour comprendre ça, la menace des choses mortes qu'il y a dans le savoir», reconnaît l'auteur en riant. Dans ce bouquin délicatement ciselé, certainement le plus personnel de son œuvre prolifique, l'adolescent qu'il a été se cabre contre la vie de collège, qui prétend l'éduquer et l'épanouir mais le fait plutôt mourir.

«J'obtenais de mauvaises notes mais je m'en tirais, tout juste, raconte le narrateur. J'avais vite compris: on étudiait un monde mort. Les mots, les chiffres tombaient en poussière sur nous. C'était fini. [...] A la suite du maître, nous traversions des champs de bataille où tous les guerriers avaient depuis longtemps été tués. Nous recommandons des problèmes mille fois résolus. [...] Nous répétions sans cesse les mêmes bêtises. C'était insensé et ça m'endormait.»

Genèse de l'écrivain

Cette aversion du collège cache une autre révolte, autrement plus viscérale, celle de l'adolescence, du passage à la vie d'homme, où tant de choses se brisent pour faire place à d'autres qui tardent toutefois à prendre racine, jusqu'à ce qu'on comprenne qu'il faut les inventer.

«Dans la mort de l'enfance, il y a la nécessité de faire advenir les choses pour qu'elles arrivent», note Robert Lalonde. C'est ce que constate, en cours de route, le jeune homme révolté. Il choisit alors de laisser libre

cours à ses rêveries salvatrices, qui le feront renaitre comme adulte, mais aussi comme artiste.

Quête initiatique, ce roman raconte aussi la dure genèse de l'écrivain, son «attirance pour le mensonge de l'art», précise l'auteur. C'est un peu le récit de ma voie déviante. J'ai vite compris qu'on pouvait, par l'art, capter une attention qui, dans la vie courante, était un écart de comportement.»

«Je pâtirai. J'endurerai, je suis prêt à tous les martyres», écrit-il. Une espérance obstinée me travaille. Je lisse du plat de la main une page de mon livre d'histoire. Ce qui compte, ce que j'aime, c'est cette bande qu'on me laisse, d'un pur blanc de neige, cette mince marge du texte qui est à moi, rien qu'à moi. Mes doigts agrippent le crayon comme l'assassin son couteau. Peu importe qu'il n'y ait pas de sens encore à tout ce que je tente. Le talent me viendra en cours de route.»

Double dévoilement donc que ce livre pour un auteur qui «n'aime pas beaucoup l'antifiction», avoue-t-il. Il a d'ailleurs fait beaucoup de détours avant d'en arriver à ce roman, écrit et réécrit plusieurs fois sur une période de 30 ans, jusqu'à ce qu'il perde ses versions antérieures. Oublier pour mieux se souvenir, dit-on. Fallait-il écrire tous ces autres livres, donner voix aux auteurs qui nourrissent son œuvre, avant de raconter sa propre naissance?

VOIR PAGE F 2: LALONDE

LIVRES

LALONDE

SUITE DE LA PAGE F 1

«La distance qui me sépare de ces premières versions est probablement celle qu'il me fallait pour écrire ce livre, répond-il. Autant il vient tard, autant les gens peuvent maintenant se dire: il a tout fait ça et pourtant, là d'où il est parti, c'était très incertain.» La mort de sa mère, partie rejoindre son père, brise la dernière chaîne de pudeur qui le retenait. «C'est comme si en s'en allant ma mère m'avait en quelque sorte donné la permission.»

Il veut d'abord en faire le scénario d'un documentaire sur le collège classique, projet jugé «trop confidentiel», qui ne trouve pas preneur. Le premier jet de cette énième version de roman sort d'un trait. Mais il doit tout de même épurer, car dans sa hantise de l'autobiographie, il s'attarde trop aux histoires entourant sa propre quête, aux autres collégiens, aux enseignants. Peut-être était-il encore attaché, inconsciemment, à décrire l'univers oppressant du collège.

Dans cette institution, l'auteur voit une «mécanique de la représentation», dit-il, qui existe sous d'autres formes dans la société actuelle. «On confie encore à ces

enfants le devoir de reprendre le fardeau de cette humanité, de s'adapter, de se ranger. J'ai voulu prendre la défense de l'incertitude, du vague, de l'effroi devant soi-même, m'inscrire en faux contre l'obligation de décider qui on sera à des âges comme ça», confie-t-il, évoquant la névrose freudienne qui nous guette à force de ne pouvoir supporter l'ambiguïté.

Il veut surtout en finir avec toutes les fausses perceptions, ces étiquettes faciles qu'on accole à l'adolescence et qu'on colporte ensuite, ces «Ils sont ignorants!», «Ils sont suicidaires!», cite-t-il en exemple. «Je suis contre la vision commune, unique, le mainstream. L'artiste est là pour s'éloigner de ça.»

Paradoxalement, c'est en restant au plus près de ce jeune homme révolté qu'il fut — et qu'il est encore —, en respectant cette voix «venue de l'intérieur», mais filtrée par le temps, que l'artiste a fait son œuvre. «Ça (le récit) s'est transformé à partir du moment où j'ai remonté le labyrinthe de mon propre personnage à partir des séquelles qui sont toujours là pour moi, qui m'habitent encore.»

Le Devoir

ÉCHOS

Julian Barnes lu par lui-même

La série littéraire Métropolis bleu se poursuit avec une lecture publique du romancier britannique Julian Barnes le jeudi 27 octobre à l'université Concordia (atrium du bâtiment Samuel Bronfman, sis au 1590 de la Côte-des-Neiges). L'auteur et critique littéraire lira des extraits de son dernier roman, *Arthur and George*, qui lui a permis d'être en nomination pour le Booker Prize 2005. L'œuvre raconte, en les inventant un peu, les destins de George Edjall et d'Arthur Conan Doyle. L'écrivain s'affiche comme un fervent francophile depuis qu'il a publié *Le Perroquet de Flaubert*, qui a remporté



STEPHEN HIRD REUTERS

Julian Barnes

le prix Médicis essai en 1986. Son plus récent ouvrage traduit en français, *Un homme dans sa cuisine*, a recolté des éloges auprès des critiques québécois et européens. — Le Devoir



Jean-François Nadeau

D'où vient cet intérêt des géants de la communication et de la finance pour l'univers du livre? Car, enfin, Québec n'est pas le seul empire, loin de là, à s'embarquer sur l'esquif fragile de l'édition.

Bertelsman, Editis, Vivendi, le groupe pharmaceutique de Pierre Fabre et le baron Seillière lui-même, pour ne nommer qu'eux, ont tous mis la main, ces dernières années, en Europe comme aux États-Unis, sur d'importantes maisons d'édition. Depuis, la pression de la rentabilité se fait sentir plus que jamais sur l'ensemble de l'édition.

L'effet premier de la concentration, comme le montre notamment l'éditeur André Schiffrin, fils du créateur de La Pléiade, a été de balancer par-dessus bord les facteurs de risque principaux. La littérature donc...

Au pays de l'incertitude qu'est la littérature, on fait place nette pour accueillir désormais des livres d'amusement puisque ceux-ci ont plus de chances d'être rentables à très court terme. En clair, il se publie de plus en plus de livres, mais à condition qu'ils soient insignifiants.

Au siècle passé, les taux de rendement dans l'édition n'ont jamais dépassé, au mieux, les 5%. Et comme au Québec on considère qu'un titre se vend bien lorsqu'il atteint 1000 ventes seulement, personne de la finance ne s'est jamais tellement intéressé à ce secteur...

Rien n'est jamais sûr dans l'édition.

Quand les Éditions de Minuit décidèrent de publier Samuel Beckett, celui-ci prit la peine d'écrire

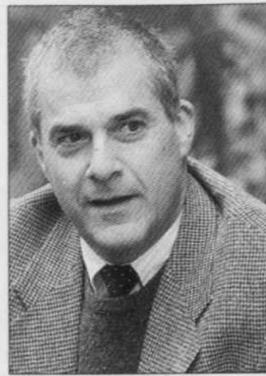
un mot à son éditeur pour l'en décourager! Beckett ne voulait pas, disait-il, faire perdre de l'argent à quiconque avec une littérature difficile, même si c'était la sienne. Cinquante ans plus tard, *En attendant Godot* constitue toujours le meilleur vendeur de l'éditeur...

Dans le Québec des années 1970, lorsque les Éditions du Jour se trouvèrent au bord du gouffre, l'homme d'affaires Claude Béland s'était plus ou moins improvisé éditeur pour sauver la mise des Caisse Desjardins. Du bord du précipice où elles se trouvaient, les Éditions du Jour avaient alors tout simplement plongé dans l'abîme. La maison était alors vite venue grossir les rangs de Sogides, qui venait pourtant d'être menacé par la décision de Power Corporation de créer une sorte de Gallimard québécois à partir de son quotidien de la rue Saint-Jacques. Mais Power aussi avait dû vite déchanter au sujet de l'édition de livres...

Se souvient-on, plus loin dans le temps, du frère de Pierre Péladeau? Henri-Paul Péladeau fit paraître à la va-vite, à partir de 1941, plus de 1000 livres en moins de huit ans sous l'enseigne des Éditions Variétés. Il entendait, comme d'autres, profiter d'un marché exceptionnel laissé vacant à cause de l'occupation allemande. Sa formule était simple et ajustée aux goûts populaires de l'époque. Grands tirages, large diffusion, réclame à outrance... Au fond, rien de bien différent de la formule mise en avant par les nouveaux empereurs de l'édition. Péladeau frère s'est tout de même cassé la gueule lorsque la vraie France a récupéré Paris, c'est-à-dire au moment où les vrais éditeurs ont recommencé à travailler des textes tandis que lui ne faisait, comme toujours, que faire rouler des imprimeries.

Éditer des livres n'est pas chose aussi simple qu'il y paraît. À moins, bien sûr, de changer complètement les règles du métier et d'appeler des livres des objets qui n'en sont guère...

Les grands empires financiers constituent aujourd'hui des ma-

JACQUES NADEAU LE DEVOIR
Pierre Bourgie devient éditeur.

chines à imposer leurs propres règles dans l'espace, pour reprendre les paroles lucides d'un ami éditeur. Les empires fabriquent ainsi leurs propres références, leur propre système de reproduction et de gratification sociale. La télévision, la radio, les journaux et tout ce qu'ils possèdent servent, en définitive, à constituer et à développer leur seul univers. «Ils imposent peu à peu un mode de fonctionnement total au monde qui les entoure tout simplement pour lui substituer peu à peu un monde qui leur ressemble tout à fait.»

Au fond, ces empereurs de la finance sont les colonisateurs d'un siècle nouveau qui estiment, comme ceux des siècles passés, devoir imposer leurs propres règles de civilisation partout pour simplement s'assurer de leur prestige à domicile.

Dans cette mécanique de la fabrication du monde auquel se livrent les empires économiques, acheter des maisons d'édition ne coûte presque rien et peut rapporter beaucoup. Cela procure, d'abord, du pouvoir symbolique: un prestige lié au savoir, à la culture et à la mémoire. Et cela rapporte aussi, ensuite, de l'argent. Comment? Grâce au système de distribution, le seul maillon vraiment rentable de la chaîne éditoriale.

Le livre, c'est la cerise sur l'Empire.

Avec l'annonce de la fusion de Sogides avec Québecor, on passerait presque sous silence l'achat, cette semaine, d'une petite maison d'édition par Pierre Bourgie, un millionnaire d'un genre très peu commun. Héritier d'une fortune familiale construite, notamment, par des entreprises funéraires, Pierre Bourgie a fait l'acquisition des Éditions Varia.

Même si cette petite maison existe depuis dix ans, peu de gens la connaissent. M. Bédard, le fondateur, un gentilhomme en son genre, faisait peu de vagues et seulement quelques livres chaque année. Son catalogue ne compte désormais pas moins d'une centaine de titres.

Pierre Bourgie souhaite d'abord se servir de cette petite structure éditoriale pour lancer ses propres idées en édition. Que deviendra cette enseigne sous son impulsion? Il y sera question de culture, au sens le plus large. Le nouvel éditeur annonce déjà son souhait de voir paraître une collection de livres consacrés à la musique. Il est aussi question de lancer des ouvrages en sciences sociales, notamment dans le champ économique. Et la porte demeure ouverte à la nouvelle littérature. Reste à voir quelle ligne sera donnée à ce secteur par le choix décisif d'un nouveau directeur littéraire.

Quelle valeur aura cette maison? On verra bien. Les nouveaux titres signés Pierre Bourgie devraient paraître à l'automne prochain.

Mais connaissez-vous beaucoup d'hommes d'affaires passionnés à la folie par le travail graphique méticuleux des maîtres imprimeurs de l'entre-deux-guerres ou encore collectionneurs avisés des ouvrages du poète-typographe Roland Giguère? Moi pas. Et il me semble que ce sont tout de même des indices de sérieux qui devraient donner confiance.

jfnadeau@ledevoir.com

nuit
blanche

LE MAGAZINE DU LIVRE

Au sommaire
du numéro 100

En librairie le 14 octobre 2005



Esther Croft par Roland Bourneuf ;



Abia Farhoud par Sylvain Marois ;

Jacques Lacan par Michel

Peterson ; Pierre Bertrand par

Laurent Laplante ; Traduire

disent-ils et Linda Gaboriau par Linda Amyot ;

« Le livre jamais lu » par Alain Beaulieu ;

« Écrivains méconnus du XX^e siècle » :

Emmanuel Berl par François Ouellet ;

« Littérature jeunesse » par Laurent Laplante.

Site Internet www.nuitblanche.com

Tous les abonnés (version papier) y ont accès gratuitement

Abonnez-vous : 4 numéros pour 31,06 \$ taxes incluses

Nom : Prénom :

Adresse :

Ville : Code postal :

Tél. : Courriel :

 Par carte de crédit Visa n° :Date d'expiration : Ci-joint mon paiement par chèque

Envoyez votre chèque à l'ordre de Nuit blanche, 1026, rue Saint-Jean, bureau 403, Québec (Québec), G1R 1R7 Tél.: (418) 692-1354 Télécop.: (418) 692-1355

Les conseils de vos
libraires indépendants

PAS SI BÊTE

Philippe Béha, Hurtubise HMH, 24,95\$

L'univers graphique unique de Béha, tout en poésie et en humour, nous propose des moments de tendresse irrésistibles. Avec cet album, il signe son plus beau livre, textes et illustrations. Bravo!

Brigitte Moreau librairie Monet (Montréal)



UNE BELLE MORT

Gil Courtemanche, Boréal, 22,50\$

Face à notre société vieillissante, Gil Courtemanche pose une question fondamentale : devons-nous offrir une belle mort lorsque nous ne sommes plus que l'ombre de nous-mêmes? Un roman intimiste et percutant!

Johanne Vadebonceur librairie Clément Morin (Trois-Rivières)

QUE VAIS-JE DEVENIR
JUSQU'À CE QUE JE MEURE ?

Robert Lalonde, Boréal, 19,95\$

C'est à un huis clos que Lalonde nous convie, tant par l'univers des collèges classiques que par les débats intérieurs qui tourmentent le narrateur. Un récit intimiste et sombre, où la musique est libératrice.

Yves Guillet librairie Le Fureteur (Saint-Lambert)

LA MORT DE MIGNONNE
ET AUTRES HISTOIRES

Marie Hélène Poitras, Triptyque, 19\$

Douze nouvelles un brin tordues qui explorent les limites de l'imaginaire et de la réalité avec une cruelle sensibilité. Un beau travail d'équilibriste!

Annie Mercier librairie Pantoute (Québec)



MONSIEUR JULOT

Marie-Christine Bernard, Stanké, 22,95\$

L'auteur nous offre un hymne à la vie malgré les affres qui la ponctuent, ici le cancer. Un roman regorgeant de fantaisies langagières, qui vous fera vivre une gamme d'émotions et rétablira vos valeurs. À découvrir!

Marie-Belle Girard librairie Les Bouquinistes (Chicoutimi)

le libraire
Bimestriel gratuitnov.-déc. 2005
Disponible fin octobreAvec l'aide de Patrimoine Canada
Canada

Une réalisation des librairies indépendantes :

LIBRAIRIE
PANTOUTEMORIN
Librairie & CaféLIBRAIRIE
LE FURETEURLIBRAIRIE
LE FURETEURLibrairie
Monetwww.lelibraire.orginfo@lelibraire.org

LITTÉRATURE

Prix Nobel

L'influence d'Harold Pinter

HERVÉ GUAY

L'attribution du prix Nobel de littérature à Harold Pinter vient récompenser un écrivain qui a certainement été beaucoup plus applaudi que lu. Un auteur dramatique britannique dont la fortune à la scène est restée constante au cours des ans, ce qui est déjà très rare.

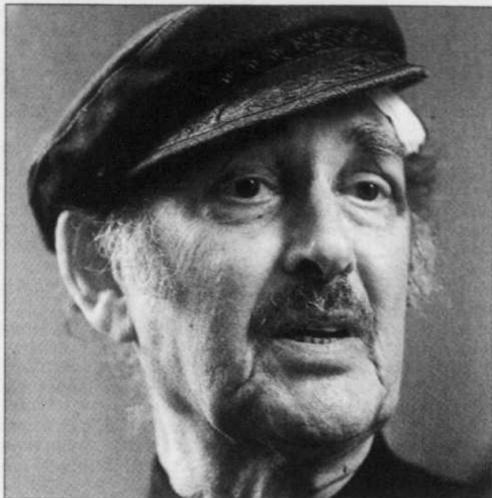
Inquiétant théâtre de l'intime

Son succès s'explique notamment par le caractère intime de son théâtre. En effet, ses pièces nécessitent rarement des moyens importants, ni un très grand nombre de comédiens. Même une compagnie peu fortunée peut donc aisément s'y risquer. Autre avantage, les dialogues que l'auteur du *Retour* cisèle, à cause de leur proximité avec le quotidien, font d'abord illusion. En somme, ils masquent plus qu'ils ne révèlent le mystère et l'ambiguïté d'univers décidément fort inquiétants.

L'écriture de Pinter s'est parfois déployée avec succès à l'extérieur de la scène. Certains des scénarios qu'il a imaginés ont même donné lieu à des films inoubliables. Pensons à *The Servant* de Joseph Losey. Il a aussi écrit de la poésie et un roman. Toutefois, sa parole se trouve à son apogée au théâtre. Il faut dire que Pinter a reçu une formation d'acteur, carrière qu'il poursuit toujours. Il a également signé de nombreuses mises en scène. Aussi n'est-il pas étonnant qu'à la scène, son œuvre prenne ses véritables dimensions. Le jeu des ombres et de la lumière mais aussi la présence des acteurs concourent à mettre davantage en relief l'incidence des forces invisibles qui menacent à tout instant, dans son théâtre, de faire basculer ses personnages dans la cruauté.

Derrière les mots

Les mots que chacun emploie sont d'ailleurs une véritable obsession pour Pinter. Dans une conférence qu'il a donnée à Bristol en 1962, il s'est justement expliqué sur son rapport aux mots. «*Les côtoyer,*



Harold Pinter

ARCHIVES LE DEVOIR

les choisir, les voir apparaître sur la page, avoue-t-il, tout cela me procure énormément de plaisir. Et pourtant, j'éprouve un autre sentiment très fort face à eux, qui s'apparente à rien de moins que de la nausée.

«Il est très facile de succomber à cette nausée, ajoute-t-il, et de s'en trouver paralysé — j'imagine que la plupart des auteurs sont familiers avec cette paralysie. Mais s'il est possible de faire face à la nausée, de la suivre jusqu'à son paroxysme, de la pénétrer et de la dépasser, alors il devient possible de dire qu'il s'est vraiment passé quelque chose, qu'on a accompli quelque chose.»

«Bien souvent, en dessous des mots prononcés, se cache ce qui est su mais non dit. Mes personnages se révèlent à moi dans une certaine mesure seulement — en ce qui a trait à leur expérience, leurs aspirations, leurs motivations ou leur histoire. Entre le peu de détails biographiques que je possède à leur sujet et l'ambiguïté de leurs propos existe un territoire qui non seulement mérite d'être exploré, mais qu'il est obligatoire d'explorer.»

L'influence de Pinter au Québec

Au Québec, Pinter a beaucoup été monté, tant par les grandes compagnies que par les plus petites. En 1969, le comédien Jean Dupeppe a incarné le clochard au centre de sa pièce *Le Gardien*. À la même époque, le Rideau vert et le TNM ne se sont pas privés non plus d'aborder à quelques reprises cet auteur singulier. Par la suite, ce sont plutôt des troupes et des metteurs en scène moins connus qui se sont intéressés à lui et ont continué à le faire connaître. Ainsi, pas plus tard qu'en mai dernier, le Quat'Sous présentait *Comme en Alaska*. Deux de ses pièces ont aussi été très sobrement mises en scène au printemps 2003 par Frédéric Blanchette, à qui cette écriture plaît beaucoup. Les amateurs de théâtre se rappelleront certainement deux autres Pinter marquants. Le Groupe de la Veillée a proposé *Le Retour* en 1992, qui mettait en vedette Gilles Pelletier. Puis, en 2000, *Betrayal* a été joué au Saidye Bronfman, avec l'accent canadien, sous la

houlette du metteur en scène torontois Daniel Brooks.

On avait joué ces mêmes *Trahissons*, dans la Vieille Capitale, en 2002, et la même troupe joue à présent *Hollywood* de David Mamet. Ce n'est pas l'effet du hasard. Mamet s'avère un des nombreux auteurs chez qui l'influence de Pinter est visible. D'autres la repèrent aussi chez Martin Crimp, auteur britannique percutant, dont on reprend, en novembre, *Le Traitement* à l'Espace Go. À ce petit jeu cependant, la liste risque d'être longue. Car Pinter, dont plusieurs affirment qu'il doit aussi beaucoup à Beckett, à cause de sa carrière prolifique et planétaire, a exercé une influence durable, tant dans sa propre tradition que dans des pays très éloignés de Londres, sa ville natale.

L'influence de Pinter se fait encore sentir au Québec aujourd'hui, notamment auprès de la génération montante des François Létourneau (*Cheech*), Frédéric Blanchette (*Pour faire une histoire courte*) et Anne-Catherine Toupin (*L'Envie*). Ceux-ci se réclament volontiers de son héritage. Ils partagent avec lui son goût pour les pièces closes dans lesquelles les relations amoureuses ne sont jamais simples et où la complexité de la psyché humaine et les ellipses dramatiques font partie du voyage.

L'importance du sous-texte

Quelques traductrices québécoises se sont aussi frottées aux pièces de Pinter. Maryse Warda (*Comme en Alaska*) est du nombre. Elle est d'avis que ce dernier n'est pas plus difficile à traduire que n'importe quel autre auteur britannique. Le plus grand obstacle vient, selon elle, de ce que nous ne partageons pas la même réalité culturelle. À ses yeux, Pinter écrit dans une langue très simple, utilise peu de mots, des phrases courtes, et on y trouve peu de grandes envolées verbales. Elle croit, par conséquent, que la désorientation que produit son théâtre vient plutôt de la situation dramatique, de son ambiguïté, que de la langue elle-même. Le

plus souvent, indique Warda, ce pourrait être une conversation anodine si ce n'était de la situation qui, elle, ne l'est pas.

«*Le non-dit chez Pinter, explique-t-elle, on s'en sert pour comprendre le sens d'une réplique, mais un traducteur ne doit pas trop le souligner ou insister là-dessus parce qu'il doit rester fidèle à l'auteur, qui, lui, a choisi de garder cette chose non dite.*»

L'expression «sous-texte» semble avoir été inventée pour Pinter. Il est justement de ceux qui aiment bien laisser parler les silences et autoriser ceux qui montent ses pièces à faire émerger, au fil de la représentation, le passé, la trahison, la lâcheté, la violence qui se cachent sous ce qui est dit. Aussi une morale de l'ambiguïté se dégage-t-elle de son œuvre. Dans la trentaine de pièces qu'il a publiées, pas un être qui ne soit vraiment net ou dont la vie soit entièrement exempte de mensonges ou de compromissions...

De son côté, l'écrivain ne semble plus tellement porté au compromis. L'an passé, il affirmait vouloir renoncer à l'écriture théâtrale pour se consacrer surtout à la poésie et à la politique. Dans cet esprit, l'auteur dramatique était allé au front en 2003, dénonçant publiquement le choix du premier ministre britannique, Tony Blair, d'aller guerroyer en Irak aux côtés du président Bush. Plusieurs années auparavant, Pinter s'était aussi porté à la défense de Salman Rushdie, contre qui une fatwa avait été lancée.

Généralement peu tournée vers les questions sociales, son œuvre s'est davantage politisée ces dernières années. Il a notamment fait paraître *War*, en 2003, un recueil de poèmes contre la guerre en Irak menée par la coalition américano-britannique. Mais c'est sans doute moins cette partie de son œuvre qui restera gravée dans les mémoires que celle de l'auteur dramatique, habitué à traquer, dans les replis de la mémoire et du désir, les intentions les moins avouables et les gestes les plus brutaux.

Collaborateur du Devoir

Bibliothèques vertes

FRÉDÉRIQUE DOYON

C'est au tour des bibliothèques de s'afficher «responsables et engagées», leitmotiv de la septième édition de la Semaine des bibliothèques publiques, qui s'ouvre demain et court jusqu'au 22 octobre.

Une vague environnementale déferlera ainsi sur les quelque 1000 maisons des livres que compte le Québec. Une foule d'activités en lien avec ce thème sont prévues à travers la province, d'une conférence sur le recyclage du papier à Rouyn-Noranda à la réalisation d'une œuvre d'art avec des objets du papier recyclé à Rivière-du-Loup, en passant par le spectacle de marionnettes qui traite de la protection de l'environnement à Trois-Rivières.

À Montréal, la Bibliothèque nationale du Québec (BNQ) organise une conférence sur les changements climatiques le 19 octobre, tandis qu'au Prévost, c'est le logement vert qui fera l'objet d'une causerie. Plusieurs établissements proposeront un étalage d'ouvrages traitant d'environnement.

Le thème s'inscrit en continuité avec celui de l'an dernier, axé sur les lieux citoyens, selon Suzanne Payette, présidente de l'Association des bibliothèques publiques du Québec. «*On se soucie aussi de l'environnement dans lequel vit la communauté citoyenne.*» Les organisateurs ont d'ailleurs fait produire 100 000 sacs recyclables, pour remplacer les deux millions de sacs jetables distribués annuellement. Une partie sera distribuée gratuitement, les autres seront vendus à 2 \$.

Mais tout cela n'est que prétexte à mettre en valeur le rôle crucial des bibliothèques, rappelle Micheline Lanctôt, porte-parole de l'événement pour la deuxième année. «*Dans les bibliothèques, il y a les livres, dans les livres, il y a le savoir et dans le savoir, il y a la liberté.*» Effet d'entraînement créé par l'ouverture de la BNQ ou émulation dans le contexte de Montréal, capitale mondiale du livre, «*les bibliothèques de quartier connaissent une légère hausse de fréquentation*», note Marie-Josée Benoit de la BNQ.

Le Devoir

COLLECTION PAPIERS COLLÉS

Une grande collection littéraire

ARCAND

Denys Arcand



HORS CHAMP
Écrits divers
1961-2005

Boréal

196 PAGES • 19,95 \$

Par-delà la variété des thèmes traités dans ces textes, il faut admirer la continuité de pensée, la sensibilité et le style d'un des plus grands cinéastes de sa génération.

BOUCHARD

Serge Bouchard



LES CORNEILLES
NE SONT PAS
LES ÉPOUSES
DES CORBEAUX

Boréal

272 PAGES • 25,95 \$

Les épinettes noires ne sont pas des arbres de misère. Le monde dans lequel nous vivons n'est pas nécessairement le paradis. Tout, en dehors de Montréal, n'est pas forcément le désert...

RICARD

François Ricard



CHRONIQUES
D'UN TEMPS
LOUFOQUE

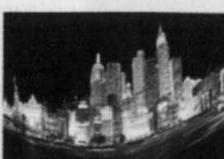
Boréal

184 PAGES • 19,95 \$

Véritables exercices d'improvisation, propices aux divagations et aux humeurs, les textes de François Ricard réunis ici sont pour lui une belle occasion de s'attaquer avec férocité et causticité à la splendide bêtise de l'époque actuelle.

RIOUX

Christian Rioux



CARNETS
D'AMÉRIQUE

Boréal

208 PAGES • 22,95 \$

Nous invitant à ne pas céder aux préjugés faciles d'un certain anti-américanisme à la mode, Christian Rioux nous propose de mieux comprendre cet immense pays auquel notre destin est étroitement lié.



Boréal

www.editionsboreal.qc.ca

WOOLF

Virginia Woolf



UNE PROSE
PASSIONNÉE
ET AUTRES
ESSAIS

Boréal

136 PAGES • 17,95 \$

Les dix essais regroupés ici, présentés pour la première fois en français, ont été écrits et publiés au milieu des années 1920, une époque charnière dans l'œuvre et dans la vie de Virginia Woolf.

LITTÉRATURE

ROMAN QUÉBÉCOIS

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Jean Barbe sur l'air du temps

ODILE TREMBLAY

On établit de troublants parallèles entre *Comment devenir un ange*, de Jean Barbe, et le dernier roman de Michel Houellebecq, *La Possibilité d'une île*. Ce n'est pas une question de plagiat, plutôt d'air du temps, les deux livres ayant été écrits en parallèle.

Même quête amoureuse individuelle remplie de douleur, même incursion dans une secte dont le grand gourou disparaît. Cela dit, Jean Barbe écrit mieux que Houellebecq, qui décidément se néglige, mais l'écrivain français, infiniment plus cynique que son vis-à-vis québécois, possède une force de frappe supérieure.

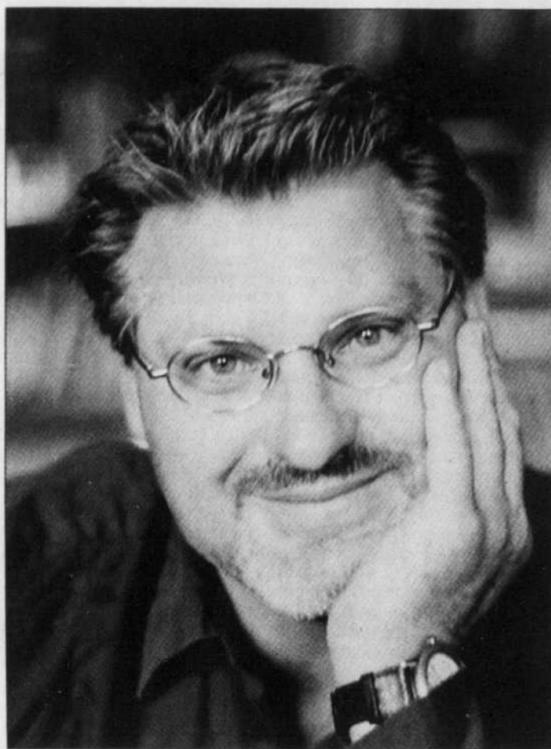
Air du temps, donc. Les écrivains sont des capteurs, qui attrapent par la queue les dérives de leur époque en quête de repères humains et spirituels. Depuis *Comment devenir un monstre* en 2005, l'ancien jeune loup de *La Bande des six* a su imposer son beau style rempli de sensibilité et de questionnements à travers une œuvre très contemporaine.

Sans verser dans l'autobiographie, Jean Barbe, qui fut longtemps chroniqueur à *Voir*, met en scène à travers leurs évolutions respectives un héros chroniqueur, colocataire d'une belle et malheureuse intellectuelle, Provençal, et de Fred, du type aventurier. En parallèle apparaît Victor, un gourou né du désir collectif de l'empailler pour ses capacités d'écoute et ses facultés d'apaiser les souffrances des êtres humains. Un homme qui marche, telle est la définition donnée à Victor.

En exergue, on retient cette phrase de Geoffroi de Malbœuf dans *La Légende du siècle*, qui convient au roman: «Rien n'arrive par hasard, Ou alors tout.»

Dans leur évident parallèle, les deux titres des romans de Barbe, *Comment devenir un monstre* et *Comment devenir un ange*, disent en substance la même chose: que les hasards modèlent la destinée et qu'on peut devenir, au fond, n'importe quoi.

Les temps d'action sont amorcés par les grands événements internationaux collés aux différentes époques: apparition des bébés éprouvettes, passage de la co-



Jean Barbe

© JOANNE COMTE

mète de Halley, arrivée du sida, etc. Ce qui contribue à asseoir les destins individuels dans leurs assiettes collectives.

Il y a une mélancolie dans les deux romans de Barbe, un sens du fatum, une quête de sagesse au milieu des pires dérives de la vie, bien rendus par le spleen du style très travaillé, poli comme une gemme.

Si certains personnages manquent de développement, tel Patrick, né dans une secte, trimballé par le sort mais dont les derniers avatars familiaux égarent parfois leurs liens, la faune de *Comment devenir un ange* est poétique avec des influences ducharmiennes.

Cette fois, le narrateur ne connaît pas un destin d'exception mais se retrouve plutôt ballotté

par les circonstances, sans grands espoirs, armé d'amour et d'un scepticisme bon teint, lancé dans la vie, écorché par elle, sauvé par sa compassion. Le plus beau personnage est celui de Provençal, vierge noire, obsédée par les malheurs du monde, à qui Barbe n'a pas retiré son poids de mystère. Fred, l'autre colocataire, moins original, ressemble aux héros de Kerouac, en route vers des horizons inaccessibles. Victor, le gourou, tient du personnage en creux, apprécié pour son écoute dans nos tours de Babel modernes qui multiplient les dialogues de sourds.

Comment devenir un ange est un beau roman, auquel manquent parfois des dents plus aiguisées, mais avec une écriture toute de stupeur et de finesse où se manifeste la maîtrise d'un écrivain qui remet en question son temps, sans donner de réponses mais en offrant sa quête anxieuse en guise de bouteille à la mer.

COMMENT DEVENIR UN ANGE

Jean Barbe
Leméac/Actes Sud
Montréal, 2005, 373 pages

Familles en désir

GUYLAINE MASSOUTRE

S'il est vrai que le lien entre les romans, c'est le temps et ce que sa fuite déclenche, à savoir une furia de désirs, alors rien n'est plus motivé qu'un roman sur la famille. On ne les dénombre plus, dans la production française. Mais c'est à les lire qu'on mesure leur variété, combien ils soulignent notre époque et ses ressorts cachés.

En voici trois qui méritent attention. *Primo*, de Maryline Desbiolles, au Seuil, *Falaises*, d'Olivier Adam, à l'Olivier, et *Asiles de fous*, de Régis Jauffret, chez Gallimard. Trois tons distincts, où seul le manque, ce grand acteur invisible, appelle et ravive le récit tel un refrain fredonné sans y penser.

Quête ou perte, mémoire ou imagination, ressenti de colère, de frustration? Ces narrations prises dans le ressenti disent toutes, avec des émotions tranchées — personnages goguenards, blessés, nostalgiques, poètes —, ce que la famille écrase à jamais. «L'Homme moderne désire. Il désire désirer, allant sans trêve d'un objet à l'autre, dans l'oubli de lui-même.» Thierry Hentsch l'affirme, dans sa lecture des grands récits occidentaux, *Le Temps aboli*. Même si les générations changent, un constat s'impose: le secret de la vie tient à son but inaccessible, s'agrippant aux failles de l'amour et grimper vers la lumière qui motive le discours, les relations.

Une broderie de la mémoire

Maryline Desbiolles, dans *Primo*, réussit un nouveau livre, à partir d'une matière minimale. Le souvenir, fluet, évanouit sauf à quelques détails, vient d'une grand-mère italienne, décédée, qui déclenche une envie de généalogie. L'enquête remonte jusqu'au berceau d'origine. La famille italo-savoyarde que l'on suit a émigré en France, aux années de misère qui ont porté Mussolini au pouvoir. Le livre part de quelques soupis, raccordés au passé où l'inconscient, cet énergumène intérieur, les tient fermement dans l'oubli.

Or, dans ces soupis, raconter le «temps aboli», l'inracontable, l'inoubliable, c'est toucher d'immenses désirs. Quelle est donc cette musique, à intensité presque zéro, sinon la disparition de petits enfants, fondue avec la vie? Sur la photo de famille, il manque un premier fils, Primo, décédé de la rougeole, mais on y voit un autre, Jean-Claude, que la maladie infantile a escamoté lui aussi. Dans la famille, ces morts ont-elles vraiment passé inaperçues? Bien sûr, il fallait vivre, endurer l'émigration, la guerre, être étranger et porter tatoué le régime politique associé aux origines.

Ecrire, c'est défaire la réduction froide, exhumer les silences, réparer le maillage arraché. Desbiolles réussit, en peu de pages, à imposer un ton. Sa verve, proprement mémorielle, s'étend en chaîne d'associations. D'un côté, le passé échappe pour toujours; de l'autre, le récit vient en vagues évoquer les luttes de la vie. Ce qui était confus se relie. L'effort d'atteindre l'impossible prend forme sur l'Histoire. Ainsi, le drame personnel, plus intelligent, trouve sa juste place, modeste, cachée, rongant les affects dans l'ombre et la timidité.

Desbiolles évite un désir héroïque et s'en tient au tableau d'une humanité nuancée. *Primo*, récit au je, se pare des couleurs de l'Italie. La famille réelle de-

vient proche par les mots, avec ses sources vivantes, ses silhouettes touchantes, hommes défaillants et femmes tourmentées. On les devine, ces braves gens de peu, à la vie balayée par un rythme qui s'accélère. Desbiolles traque la légende et le vrai ténu, puis elle les marie avec adresse. En contrepoint, dans la parenthèse où elle respire, elle coud les fils d'une vie de savoir. A chaque nœud, elle glisse la fragile brindille reçue en héritage.

La présence aiguë des choses

Dans *Falaises*, Olivier Adam, romancier dans la jeune trentaine, décode les traces autobiographiques avec un mordant différent. *Falaises*, en trois parties — intitulées «Dans les sables», «Toutes lumières éteintes» et «À ciel ouvert» — est une autre version d'un roman-chantier. Comment se présente l'existence, lorsque une mère se suicide et que le père s'abîme dans un silence entrecoupé de coups? Ici, l'énergie est sèche, la déperdition dit la violence ingérée par deux orphelins. Le chantier, c'est de combler un gouffre: l'écriture frappe davantage que les faits.

Allons au terme de l'écriture. Le bonheur est là, finalement, sous la main qui caresse une femme et une enfant. Pourtant, impossible de ne pas voir la perte couvrir l'ouvrage comme un destin de mort et se pencher sur chaque scène. Pourquoi s'y frotter à la lecture? Pour frissonner au désir qui circule entre les larmes retenues. C'est la raison d'un style, «sans douleur particulière, sans morsure, sans presque de cris ou de sanglots jusqu'à vomir, sans presque me rouler par terre, cogner ma tête aux placards des cuisines, cogner mon poing cent fois au ciment des murs.»

Quant à *Asiles de fous*, c'est un édifice vertigineux que Régis Jauffret y bâtit. À son habitude, le tableau est noir, désespérément critique. L'asile, c'est la famille, dans laquelle chaque narrateur prend tour à tour la parole pour y jeter son délire. Les femmes y sont l'enjeu d'un vilain pugilat, et ses narrateurs rivalisent d'invention pour exprimer ce mélange de haine et d'impuissance qui accompagne leurs désirs inassouvis. Quel enfer, ces ruptures, ces cris, ces scènes de famille! Jauffret n'en rit qu'en jetant l'encre noire, en danger de tout obscurcir. Il y a du geste dans l'écriture, du rire, du théâtre et de la folie, quand la prise de parole saute aux yeux comme un corps à corps.

Collaboratrice du Devoir

PRIMO

Maryline Desbiolles
Le Seuil
Paris, 2005, 136 pages

FALAISES

Olivier Adam
Éditions de l'Olivier
Paris, 2005, 207 pages

ASILES DE FOUS

Régis Jauffret
Gallimard NRF
Paris, 2005, 213 pages

LITTÉRATURE JEUNESSE

Le monde à travers les yeux d'un corbeau

ANNE MICHAUD

Un jeune corbeau nommé Tok vit avec ses semblables dans la région densément boisée des Montagnes Noires. Le climat y est rude et la vie n'est pas toujours facile, mais le peuple corbin est généralement heureux. Sauf Tok... Parce que son père a déshonoré sa famille, il est considéré comme un paria et ne doit

sa survie qu'à sa débrouillardise, jusqu'au jour où, accusé d'un méfait qu'il n'a pas commis, il est banni à jamais des Montagnes Noires par la Kor, le Grand Conseil corvidé.

Alors qu'il s'éloigne sans trop savoir où aller, Tok décide de retrouver son honneur perdu en se lançant à la recherche des Princes Gris, anciens alliés des corbeaux avec qui ceux-ci chassaient autrefois. En chemin, il fera la connaissance du peuple des corneilles et de celui des corbeaux déchu; il rencontrera aussi quelques-uns des inventions diaboliques des Deux-Pattes (les humains)... Traversant de multiples épreuves, Tok devra affronter la faim, le froid et la violence pour trouver les Princes Gris et les ramener jusqu'aux Montagnes Noires, prouvant ainsi sa valeur aux siens.

Voilà en résumé l'intrigue de *La Saga du grand corbeau*, paru il y a quelques semaines aux Éditions du Boréal. À l'origine publié au Canada anglais sous le titre *Raven Quest*, le roman de Sharon Stewart est basé sur des recherches scientifiques et décrit fidèlement le mode de vie des animaux qui en sont les héros. Mais, au-delà de cette exactitude scientifique, c'est d'abord et avant tout un roman captivant: en plus de nous servir une intrigue fertile en rebondissements et en émotions, l'auteur réussit littéralement à nous faire voir le monde à travers les yeux de Tok le corbeau. On éprouve tour à tour de la curiosité, du plaisir, de la peur et parfois du chagrin en suivant les différentes étapes de son voyage initiatique. On découvre comment l'activité humaine affecte l'habitat et le mode de vie des animaux. Et finalement, sans verser dans l'anthropomorphisme, on réalise que les animaux peuvent nous apprendre beaucoup de choses sur nos propres comportements... En fait, c'est tellement bon qu'on se prend à souhaiter que Sharon Stewart donne une suite à cette magnifique *Saga du grand corbeau!*

Collaboratrice du Devoir

LA SAGA

DU GRAND CORBEAU
Sharon Stewart
Traduit de l'anglais (Canada)
par Claudine Vivier
Éditions du Boréal,
Montréal, 2005, 432 pages

LIBRAIRIE
BONHEUR D'OCCASION

Livres d'occasion de qualité

- ~ Livres d'art et de collections
- ~ Canadienne
- ~ Livres anciens et rares
- ~ Littérature
- ~ Philosophie
- ~ Sciences humaines
- ~ Service de presse

Achetons à domicile

514-522-8848 1-888-522-8848
4487, rue De La Roche (angle Mont-Royal)
bonheurdocasion@bellnet.ca

NOUS NOUS DÉPLAÇONS PARTOUT AU QUÉBEC, POUR L'ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES IMPORTANTES.

édres
chantal neveu

livre et disque compact
première parution pour la nouvelle maison d'édition é = é
lancement jeudi le 20 octobre 2005, 17 h_19 h

Librairie Gallimard
3700, boulevard St-Laurent
Montréal (Québec) 514 499-2012

ET TEL EST
EENDSUCH.NAME
WWW.ANDSUCH.NAME

avec l'appui du Conseil des Arts du Canada et du Conseil des arts et des lettres du Québec

NOUVEAUTÉ VARIA

Lire le Québec au quotidien

LOUIS CORNELIER

Petit manuel critique et amoureux de journalisme québécois à l'usage de ceux qui souhaitent bien lire les quotidiens d'ici.

Que faut-il savoir pour être un bon lecteur de journal? C'est à cette question que ce modeste manuel entend donner une réponse à la fois pédagogique et engagée, c'est-à-dire subjective. Conçu comme un petit guide informatif et personnel, il se veut une sorte d'introduction très concrète au journalisme quotidien écrit et à ceux qui le font (car on y passe en revue le travail de nombreux journalistes de chez nous).

ISBN 2-8906-825-1 • 162 pages • 12,95 \$

LIRE, PENSER, AGIR, RÊVER
WWW.VARIA.COM

CAROLE DAVID
Terra vecchia

64 p., 12,95 \$

Dans ce recueil, la poésie demeure le lieu de la disparition et de l'étrangeté.

YANNICK RENAUD
Taxidermie

96 p., 14,95 \$

Le parcours symbolique d'un regard sans retour.

LES HERBES ROUGES / POÉSIE

Olivieri
librairie • bistro

LECTURE
OLIVIERI - LE NOROÏT

ÉLISE TURCOTTE,
PIANO MELANCOLIQUE

JOËL POURBAIX,
LES MORTS DE L'INFINI

DAEKYHUN HAN ET GILLES CYR,
POÈTES COREENS
CONTEMPORAINS
(LECTURE DE GILLES CYR)

ANTHONY PHELPS,
UNE PHRASE LENTE DE
VIOLONCELLE

PAUL BELANGER,
ORIGINE DES MÉRIDIENS

Dimanche 16 octobre
à 15 heures

5219, Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
739-3639
Entrée libre

LITTÉRATURE

ROMAN

Archéo-polar

plexe que machiavélique, une tête tombe.

Ajoutez à cela un beau jeune diplomate américain amoureux de la belle mais habitée par les esprits — les mauvais, bien entendu! — du passé, un groupe de prêtres kabbalistes qui observe d'un peu trop près ce qui se passe sur le chantier archéologique voisin pour ne pas être coupable de quelque chose et finalement — la cerise sur le sunday! — un groupuscule terroriste connu sous le nom des Fondamentalistes, qui commet des meurtres sordides, et vous avez tous les ingrédients pour passer une bonne soirée de lecture avec un «page turner» relativement bien ficelé.

Pas de la grande littérature (même si c'est beaucoup moins bâclé que les romans de Dan Brown, qui sont une horreur du point de vue strictement littéraire), mais un agréable divertissement. Un peu court — à peine 300 petites pages très aérées —, mais chouette quand même, surtout quand le froid s'installe dehors et qu'on ne demande pas mieux que de se blottir au chaud devant le feu de foyer avec un grog et un polar.

Collaboratrice du Devoir

LE CERCLE DE MEGIDDO
Nathalie Rheims
Éditions Léo Scheer
2005, 308 pages



Nathalie Rheims

quelques heures plus tard. Ce n'est ni le premier ni le dernier cadavre dans l'entourage du couple de chercheurs, car chaque jour, suivant un calendrier astrologique aussi com-

découverte? Un sanctuaire chaldéen du VII^e siècle avant Jésus-Christ, dont l'existence et les secrets qui y ont été conservés depuis plus de deux millénaires remettaient en cause rien de moins que les origines mêmes de la Bible. Et, par ricochet, la légitimité des prétentions ancestrales des Juifs sur ce territoire, alors même que les voies diplomatiques s'évertuent à faire accepter aux Palestiniens et aux Israéliens un protocole de paix. Ça commence bien!

C'était sans compter une visite de la jeune étudiante chez l'ennemi, incarné par un autre éminent professeur dont les récents écrits étaient la thèse de remise en cause des origines bibliques... lequel professeur meurt mystérieusement

MARIE CLAUDE MIRANDETTE

Les auteurs qui surfent sur la vague de popularité du polar ésotérico-historique à la *Da Vinci Code* et dont le récit se déroule dans l'univers très sélect des arts, de l'archéologie ou de la théologie semblent se multiplier par les temps qui courent.

C'est le cas de Nathalie Rheims, qui se métamorphose, le temps d'un roman, en adepte de ce genre version nouveau cru. Genre qui a pourtant plusieurs décennies d'existence si l'on pense à certains titres d'Agatha Christie, parmi bien d'autres auteurs, surtout anglais. Dame Christie, dont l'époux était archéologue, avait une connaissance de l'intérieur de ces univers, si l'on peut dire, ce qui n'est guère le cas de la plupart des auteurs actuels. Conséquence? La vraisemblance laisse place, le plus souvent, à la fabulation hollywoodienne en matière de recherches historiques, de fouilles et de vie quotidienne sur les sites archéologiques (la vie d'un historien de l'art ou d'un archéologue est nettement moins trépidante qu'on le laisse croire, je peux vous le garantir!). Mais qu'à cela ne tienne, on aime ce genre de conte de fées pour grandes personnes et on en redemande!

Alors, on sera certainement heureux, quelques heures durant, de suivre les péripéties de Maya, jeune étudiante anglaise en archéologie, intimement associée aux recherches et aux fouilles menées en territoire israélien par son directeur de maîtrise, le docteur Claude Friedmann. Le site de Megiddo recèle bien des secrets. Alors qu'elle y revient après quelques semaines passées à Londres, Maya est médusée par la découverte que vient de mettre au jour son mentor, qui fait aussi figure de père par procuration, les parents de Maya étant décédés depuis longtemps... (Tiens, on a tout à coup l'impression d'avoir déjà lu ça quelque part!) La

GGK est de retour!

MICHEL BÉLAIR

Après avoir exploré les terres brumeuses des légendes anglo-saxonnes (*La Tapisserie de Fionavar*), la brillance de la Provence courtoise (*Une chanson pour Arbonne*) et de l'Espagne sarazine (*Les Lions d'al-Rassan*), tout l'éclat aussi d'une Italie presque intemporelle (*Tigane*) et même de Byzance (*La Mosaïque de Sarance*), voilà que Guy Gavriel Kay met le cap sur le nord. *Le Dernier Rayon du soleil* nous amène à l'époque des Vikings et de la difficile émergence de la culture sur les rives des océans nordiques.

Comme toujours chez Kay, nous sommes ici, et nous n'y sommes pas vraiment, quelque part dans un temps et un espace qu'on peut presque reconnaître. En entrevue, il avoue d'ailleurs ne pas tenir à ce que les points de repère de ses livres soient trop précis puisqu'il ne fait pas du roman historique mais bien de la science-fiction. Ici donc, malgré les deux lunes qui se profilent dans la nuit, nous sommes probablement sur les rives des mers du Nord, où les «raiders», chevauchant les eaux sur leurs tristement célèbres vaisseaux à tête de dragon, avaient coutume d'aborder.

La période est dure, cruelle, aveuglément brutale: flèches empoisonnées, haches et marteaux ensanglantés sont au rendez-vous. Même le monde des anciens dieux païens qui se cachent dans les forêts est toujours présent sous le vernis fragile de la religion unificatrice venue de la capitale du monde, Sarance. Mais sous la barbarie à la petite semaine se profile faiblement l'amorce de ce qui risque — encore de nos jours — de sauver le monde: la culture. L'entreprise est tout aussi audacieuse qu'actuelle, mais on sait depuis longtemps que Kay prend plaisir à fixer la barre très haut.

Le roman, magnifiquement traduit par Elisabeth Vonarburg il faut le dire tout de suite, nous plonge dès l'abord dans ce que



JACQUES GRENIER LE DEVOIR
Guy Gavriel Kay

l'époque offre de plus raffiné et de plus barbare. Selon son habitude, Guy Gavriel Kay tisse ici des destins parallèles dont on saisira rapidement qu'ils sont profondément liés. D'un côté, deux jeunes princes, un souverain éclairé, des femmes vives, intelligentes et passionnées, un moine itinérant, quelques chefs de guerre lucides et des alliances qui se nouent. De l'autre, un sens de l'honneur qui remonte à l'âge des cavernes, des hommes frustrés, guerriers sanguinaires qui se buteront eux aussi au nouveau paradigme qu'est la culture par rapport à l'instinct et à la force brute.

Tout cela raconté, bien sûr, avec force péripéties et exploits héroïques dans une langue exigeante qui en vient à confronter le lecteur à ses propres croyances. Bref, GGK est de retour, et tout le monde se réjouira des presque 600 pages d'intrigues, de bonheur et d'intelligence qu'il nous offre ici.

Le Devoir

LE DERNIER RAYON DU SOLEIL
Guy Gavriel Kay
A Lire
Lévis, 2005, 560 pages

PALMARÈS LIVRES ARCHAMBAULT

QUEBECOR MEDIA

Résultats des ventes :: Du 4 au 10 octobre 2005

ROMAN

- HARRY POTTER ET LE PRINCE DE...**
J.K. Rowling (Gallimard)
- NOIR DESTIN QU'EST LE MIEN**
Massoud Al Rachid (Leméac)
- UNE BELLE MORT**
Gil Courtemanche (Boréal)
- ANGES ET DÉMONS**
Dan Brown (JC Lattès)
- VOUS REVOIR**
Marc Lévy (Robert Laffont)
- LES CERFS-VOLANTS DE KABOUL**
Khaled Hosseini (Belfond)
- DANS MON VILLAGE, IL Y A BELLE...**
Fred Pellerin (Des Plaines)
- LE ROMAN DES JARDIN**
Alexandre Jardin (Grasset)
- SURTOUT N'Y ALLEZ PAS**
Antoine Filassiadis (Stanké)
- COSMOS INCORPORATED**
Maurice G. Dantec (Albin Michel)

OUVRAGE GÉNÉRAL

- ALIMENTS CONTRE LE CANCER**
Richard Béliveau (Trécarre)
- LE GUIDE DE L'AUTO 2006**
Collectif (Trécarre)
- SUDOKU**
Sylvain Landry (Homme)
- DEMANDEZ ET VOUS RECEVREZ**
Pierre Morency (Transcontinental)
- MOM**
N. Lester / G. Ouellet (Intouchables)
- LE PETIT LAROUSSE ILLUSTRÉ 2006**
Collectif (Larousse)
- PETIT COURS D'AUTODÉFENSE...**
Normand Bailletgeon (Lux)
- LE RÉFÉRENDUM VOLÉ**
Robin Philpot (Intouchables)
- 100 SUDOKU**
Wayne Gould (First)
- L'ANNUEL DE L'AUTOMOBILE 2006**
Collectif (Homme)

LIVRE DE POCHE

- DA VINCI CODE**
Dan Brown (Pocket)
- BOIS TON THÉ FORT, TU VAS PISSER...**
Fred Pellerin (Sarrazine)
- ET SI C'ÉTAIT VRAI**
Marc Lévy (Pocket)
- UN DIMANCHE À LA PISCINE À KOGALI**
Gil Courtemanche (Boréal)
- HARRY POTTER ET L'ORDRE DU PHÉnix**
J.K. Rowling (Gallimard)
- UN PETIT PAS POUR L'HOMME**
Stéphane Dompière (Québec Amérique)
- L'ALCHIMISTE**
Paulo Coelho (Livre de poche)
- HISTOIRE DE PI**
Yann Martel (XXYZ)
- CHECHER LE VENT**
Guillaume Vigneault (Boréal)
- SEPT JOURS POUR UNE ÉTERNITÉ**
Marc Lévy (Pocket)

NOUVEAUTÉ ANGLOPHONE

- A MILLION LITTLE PIECES**
James Frey (Anchor)
- PRIDE AND PREJUDICE**
Jane Austen (Penguin)
- SHOPAHOLIC & SISTER**
Sophie Kinsella (Dell)
- THE GODFATHER RETURNS**
Mark Winegardner (Ballantine)
- FIRESTORM**
Iris Johansen (Bantam Books)
- HOOR GAME**
David Baldacci (Warner Books)
- DUNE: THE BATTLE OF CORRIN**
B. Herbert & K. Anderson (Tor)
- THE ROAD TO DUNE**
Brian & Frank Herbert (Tor)
- THE TWO SWORDS**
R.A. Salvatore (Wizards of the Coasts)
- THE RULE OF FOUR**
Ian Caldwell/Dustin Thomason (Dell)

NOUVEAUTÉ VARIA

La Production privée de la sécurité

JASMIN GUÉNETTE

À propos de l'argumentation libertarienne et anarcho-capitaliste

Pour les libertariens et les anarcho-capitalistes le respect de la liberté individuelle devrait toujours être la valeur principale servant de base aux actions humaines en société. Ce petit livre permettra au lecteur curieux de comprendre les tenants et aboutissants d'un point de vue souvent évoqué à l'heure des PPP (partenariats publics-privés) mais rarement expliqué. Qu'on veuille lutter contre cette orientation ou au contraire la soutenir, il est indéniablement utile d'en connaître la teneur.

ISBN 2-89606-017-0 • 136 pages • 17,95 \$

LES ÉDITIONS VARIA

LIRE, PENSER, AGIR, RÊVER
WWW.VARIA.COM



Sélection Communication Jeunesse 2005

Francine Legaré
Louis Hébert
Premier colon en Nouvelle-France
récit biographique
160 p. • 16 \$

Sylviane Soullain
Johan Beetz
Le petit grand Européen
récit biographique
168 p. • 16 \$

André Vanasse
Gabrielle Roy
Écrire, une vocation
récit biographique
168 p. • 16 \$

XYZ éditeur • 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone: (514) 525-21-70 • Télécopieur: (514) 525-75-37
Courriel: info@xyzedit.qc.ca • www.xyzedit.qc.ca

ACTIVITÉS CULTURELLES

mercredi 19 octobre 19h00

Table ronde :

DE QUI, DE QUOI ÊTES-VOUS LE CONTEMPORAIN ?
invités : Pierre Bertrand (professeur de philosophie)
Dominique Scarfone (psychiatre, psychanalyste)
Éric Méchoulan (professeur de littérature)
Éric Bédard (professeur d'histoire)

Grand week-end Jacques Ferron
samedi 22 octobre de 14h00 à 15h00

conférence : Jacques Ferron, mon maître en histoire
animateur : Luc Gauvreau, responsable de l'année-hommage à Jacques Ferron.

dimanche 23 octobre de 15h00 à 16h30
André Lemelin raconte

La Chaise du maréchal ferrant de Jacques Ferron
Réservez votre place !

Librairie **Monet** 2752, de Salaberry - Galeries Normandie
Montréal, Qc • H3M 1L3
(514) 337-4083 • www.LibrairieMonet.com

HUMANITAS AUTOMNE 2005

PAROLES D'HOMME LIBRE
Saint-John Kaus
Tout dans cette poésie, les émotions comme les idées et les rêves, tout naît et se nourrit du souffle miraculeux des syllabes, tout se mue en éléments de langage.
Poèmes, 136 pages, 19,95 \$

CONTES DE BRAISE ET DE FRIMAS
Sylvain Rivière
Une bien belle occasion d'adhérer à une façon de rêver le réel, de l'enchanter, de le magnifier, tant le conteur se montre fervent à travers un délire linguistique qui lui est désormais propre.
Récits, 111 pages, 19,95 \$

INSOUMIS!
Gervais Pomerleau
C'est avec la rébellion des Patriotes de 1837-38 en trame de fond que se dessine avec ce dernier tome de la trilogie *Le Royaume* (Malchut, 2002; Meneur de Loups, 2003).
Roman, 229 pages, 22,95 \$

PROPOS SUR LE SUICIDE
Edmond Robillard
La problématique du suicide - particulièrement grave au Québec - est abordée dans ce volume dans une perspective philosophique et religieuse.
Essai, 160 pages, 20,00 \$

LA DÉFORME SCOLAIRE
Réal-Gabriel Bujold
Ce livre raconte les aventures d'un enseignant au primaire. Il se veut à la fois un témoignage troublant de ses trente-six années dans un monde de femmes et une critique acerbe du système scolaire tel qu'on le connaît aujourd'hui.
Collection Circonstances, 199 pages, 21,95 \$

990 Picard, Longueuil (Brossard), Québec, Canada J4W 1S5
Téléphone/Télécopieur: (450) 466-9737 • humanitas@cyberglobe.net

ESSAIS

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Pour une littérature québécoise autonome



Louis Cornélius

Conçu comme un petit guide visant à soulever les « questions préalables à l'écriture » de fiction et « les enjeux de l'écriture en ce pays » au bénéfice de l'écrivain en herbe, *Écrire de la fiction au Québec*, du romancier et ex-professeur Noël Audet, se veut aussi un plaidoyer en faveur d'une littérature québécoise autonome, libérée de la gangue parisienne ou de la tentation joulisante.

Réédité en format de poche dans une version revue et augmentée de deux chapitres inédits, cet essai, d'abord publié en 1990, contient donc des considérations sur l'élaboration d'un sujet, sur l'inspiration, sur la phase d'incubation de l'œuvre, sur le travail d'écriture en fragments, sur le mythe du premier jet et sur les genres littéraires, toutes destinées à guider le néophyte dans l'aventure de la création littéraire. Ni livre de recettes toutes faites ni ouvrage théorique lourd adressé aux spécialistes, il a le mérite de rappeler que, si on ne s'improvise pas écrivain sur la base du seul talent, et qu'il importe donc de ne pas y aller à l'aveuglette, « l'art d'écrire est aussi quelque chose de modeste comme un artisanat ».

Nul besoin, cela dit, d'entretenir des prétentions littéraires pour trouver son intérêt à la lecture d'*Écrire de la fiction au Québec*. Il suffit, en effet, pour cela, de s'intéresser au sort de notre littérature. Doit-elle, demande Audet, s'aligner sur les normes linguistiques et culturelles parisiennes pour imposer sa valeur? Doit-elle, à l'inverse, s'y soustraire radicalement pour exprimer son américanité?

Au sujet de la langue de l'écriture, Audet prend le parti de la souveraineté dans la continuité. « Notre langue, écrit-il, c'est bien le français, toute la langue française (selon les diverses pratiques nationales, d'abord celles de la France bien sûr) que nous devons nous approprier et considérer nôtre. À quoi l'on ajoute le qualificatif



Andrée Ferretti conçoit l'écriture comme une entreprise de combat.

SOURCE TÉLÉ-QUÉBEC

« québécois » — et le qualificatif est d'importance! — Pour lui, donc, l'avenir de notre littérature passe par un parti pris linguistique et littéraire qui raccorde ces deux segments de la gamme linguistique, c'est-à-dire « la langue française dans toute son extension et les usages de la langue québécoise, y inclus le niveau familier ». Ni la langue de Paris, qui n'est pas la nôtre même si nous partageons avec elle des aspects communs, ni le français, qui ne serait qu'un autre signe de notre servitude.

Au sujet du code socioculturel ou du contexte sociologique à privilégier dans la représentation littéraire, Audet adopte une position à l'avenant. « Penser le monde en français, suggère-t-il, le vivre à la manière des Américains, sur le mode du réflexe: tout est là, c'est notre risque et notre force » et la seule façon, surtout, de rendre sa valeur à notre littérature et de rejoindre le public. Jacques Ferron, à cet égard, lui sert de modèle, alors que d'autres (Anne Hébert, Hubert Aquin, Marie-Claire Blais) lui apparaissent trop soumis à une norme fondamentalement française.

À la fois guide d'écriture et essai sociolittéraire, *Écrire de la fiction au Québec* se veut aussi un éloge de l'écriture de fiction, particulièrement dans sa forme romanesque, conçue comme un puissant révélateur de la condition humaine. Dans un des deux nouveaux chapitres de cette édition, Audet mène d'ailleurs une charge à fond de train contre les modes de l'autofiction et de la télé-réalité et martèle à leurs victimes que « ce n'est pas en simulant la réalité qu'on représente le mieux la réalité ».

Modeste à certains égards, audacieux et imaginaire à d'autres, cet essai constitue une belle invitation, autant pour les créateurs que pour les lecteurs, à se mettre à l'école d'une littérature québécoise enfin autonome.

Écrire rebelle

« Mon écriture, affirme Andrée Ferretti, est avant tout, comme mon action politique, l'expression de mon puissant désir de révolution, l'expression d'une vie sur-

abondante qui tient tout autant de mon énergie que de la pensée et de l'art. C'est un débordement. » Et ce débordement, on le sait et on s'en réjouit, à les couleurs du Québec autonome, du Québec indépendant qui incarne une version de la liberté universelle.

Écrivaine de l'intensité rebelle, Andrée Ferretti, dans *Écrire pour qu'arrive le Grand Soir*, parle des sources de son écriture, qu'elle conçoit comme une entreprise de combat. « Pour moi, écrit-elle, une grande œuvre littéraire est une œuvre engagée dans des combats, même les plus singuliers, menés pour la liberté de tous contre l'injustice et les pouvoirs abusifs et leurs cohortes de malheurs. »

Loin de la rendre aigrie ou désespérée, son athéisme et sa révolte, explique-t-elle dans les plus beaux passages de cet essai, ne l'empêchent ni de croire au miracle — mais ce sera alors celui d'un monde meilleur — ni d'embrasser la beauté du monde. Ainsi, à la manière de son maître Spinoza, et contre les déprimés atteints de fatigue culturelle, elle rappelle avec grâce que la joie est la condition de la lutte: « Car voilà bien le paradoxe. C'est parce que je l'éprouve comme une joie profonde et constante que le monde me tient à cœur. Peut-être au fond est-ce logique. Peut-être faut-il être heureux pour s'indigner des malheurs du monde, pour vouloir sans cesse partir en guerre contre l'injustice, l'exploitation, la domination, contre tout ce qui est source des souffrances évitables des humains. »

Admiratrice des plus grands, Andrée Ferretti avoue avoir peine à se considérer comme une écrivaine. Ceux qui l'ont lue savent que, à cet égard, elle a tort.

Collaborateur du Devoir

louiscornellier@parroinfo.net

ÉCRIRE DE LA FICTION AU QUÉBEC

Noël Audet

XYZ

Montréal, 2005, 160 pages

ÉCRIRE

POUR QU'ARRIVE LE GRAND SOIR

Andrée Ferretti

Trois-Pistoles

Paroisse Notre-Dame-des-Neiges, 2005, 120 pages

BIOGRAPHIE

Fessenden au bout du fil

FRANCIS BOUCHER

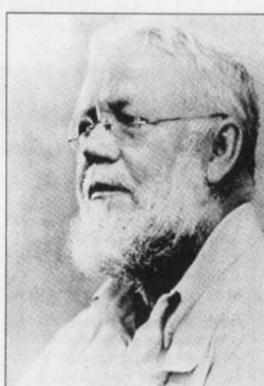
23 décembre 1900: une voix humaine est transmise par ondes radio pour la première fois de l'histoire de l'humanité. À qui appartient cette voix? Il est probable que vous n'avez jamais entendu parler de Reginald Aubrey Fessenden. N'empêche, cet infatigable inventeur originaire des Cantons-de-l'Est est bel et bien à l'origine de cette première communication sans fil, un an avant celle, de loin plus célèbre, de Guglielmo Marconi. Fessenden recevra au cours de sa vie plus de 500 brevets, principalement dans le domaine de la transmission du son et de la lumière. Sa vie durant, il se battra pour garder la paternité de ses inventions, dont il ne jouira malheureusement pas de l'entier usfruit. François Hamel-Beaudoin nous présente la vie et l'œuvre de ce génie méconnu dans *Reginald Aubrey Fessenden: le père de la téléphonie sans fil*.

Né en 1866 à Bolton, l'inventeur grandit dans une famille où le savoir est valorisé. Le petit Fessenden est très précoce. Il apprend à lire avant cinq ans. Premier de classe, il s'intéresse aux premiers balbutiements de la téléphonie et lit avidement tout ce qui s'écrit sur les travaux d'Alexander Graham Bell, dont il entend parler par l'entremise de son oncle Cortez, qui a assisté aux premiers essais sur le téléphone en 1876. L'auteur raconte que Fessenden est déjà intrigué par l'idée de transmettre la voix humaine sans fil, « un encombrement » à ses yeux précurseurs.

Ses études terminées, il quitte le Canada pour s'installer aux Bermudes, où il accepte un poste de directeur d'école. Cette réussite est cependant loin de satisfaire ses ambitions. Son rêve? Travailler avec l'inventeur de l'ampoule électrique Thomas Edison, rien de moins. Rapidement, il devient maître chimiste au laboratoire d'Edison. La biographie nous

entraîne alors dans le New York du début du siècle, en pleine période d'électrification de ses quartiers. On y croise, entre autres personnages, J.-P. Morgan, pour qui Fessenden développe « un système de conduits intérieurs qui éliminera les problèmes d'électricité de la demeure Morgan ». L'inventeur, jamais à court d'idées, fabrique également une génératrice pour les expériences cinématographiques d'Edison. La faillite de la Société Edison en 1893 obligera Fessenden à poursuivre sa carrière comme professeur dans quelques universités américaines, jusqu'à son emploi par le service météorologique des États-Unis à Cobb Island, dans le Maryland.

C'est à partir de ce lieu inhospitalier sans eau courante, approvisionné en denrées alimentaires par canot, qu'il réalise la première transmission radiophonique de l'histoire. Très mauvais publiciste, Fessenden n'ébruie pas l'exploit. Surplus d'humilité ou simple omission?



SOURCE TRIPTYQUE

Reginald Aubrey Fessenden

Françoise Hamel-Beaudoin ne tranche pas. Une chose est sûre: l'histoire a retenu Marconi comme l'inventeur de la radio. Pourtant, sans l'apport considérable de Fessenden, l'Italien n'aurait

jamais pu effectuer sa fameuse transmission transatlantique presque un an jour pour jour après celle, moins ambitieuse il est vrai, du Québécois.

Communication transatlantique

En 1906, Fessenden réalise sa première communication transatlantique — on l'entend jusqu'en Écosse! — pour le compte de la National Electric Signaling Company. Celle-là même qui, après une longue bataille juridique aussi acharnée qu'ignoble, met la patte sur les 300 inventions effectuées pour elle par Fessenden. La firme RCA les acquerra plus tard pour la somme de trois millions de dollars. Françoise Hamel-Beaudoin écrit: « Ignorant le fonctionnement du droit d'auteur, incapable de toucher les fruits de son labeur et totalement impuissant face aux compagnies qui l'exploitaient, il passa une bonne partie de sa vie dans une relative pauvreté. » De son côté, le gouverne-

ment canadien a pour le moins tardé à reconnaître son génie. À Ottawa, on préféra accorder un monopole à la Marconi Wireless Telegraph of Canada, qui développe une technologie pourtant inapte à transmettre la voix humaine. Fessenden mourra en 1932 dans un relatif anonymat.

Dans un style simple, précis et sans fioritures, la biographie nous plonge dans une époque à la veille de connaître d'importants bouleversements techno-scientifiques, auxquels Fessenden aura largement participé. Souhaitons que cet ouvrage saura réhabiliter ce négligé de l'histoire officielle.

Collaborateur du Devoir

REGINALD AUBREY FESSENDEN: LE PÈRE DE LA TÉLÉPHONIE SANS FIL

Françoise Hamel-Beaudoin

Triptyque

Montréal, 2005, 156 pages

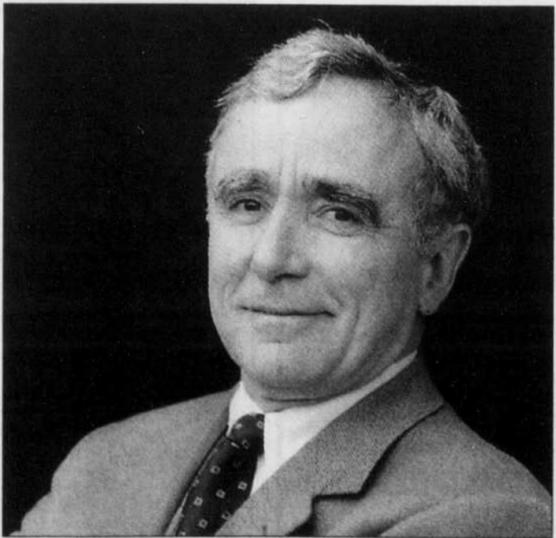
L'autre monde en marche

ROBERT COMEAU

Les travaux de l'écrivain et journaliste Jean-Claude Guillebaud ont été largement reconnus: prix J.-J. Rousseau pour *La Trahison des Lumières* en 1995, prix Renaudot en 1998 pour *La Tyrannie du plaisir* et, enfin, grand prix européen de l'essai en 2002 pour *Le Principe d'humanité*.

En ce nouveau millénaire, une folie paraît s'attacher à toutes les croyances. La question du « croire » déborde le cadre religieux. L'auteur s'en prend à cette fixation sur le religieux comme matrice principale de l'intolérance en montrant qu'il existe des formes d'intolérance dans des domaines qui n'ont rien à voir avec la religion. Le fanatisme, cette pathologie de la croyance, peut se retrouver dans des comportements humains multiples: activités politiques, scientifiques ou autres. Guillebaud veut repérer cette pathologie de la croyance partout où elle se manifeste pour rendre praticable cette force de conviction qui nous manque trop souvent.

Il passe d'abord en revue « ce siècle de décroissance » où, à cause des tragédies meurtrières, nous avons appris à nous méfier des utopies et des idéologies rassembleuses. Combien, nombreux, affichent aujourd'hui le rejet mélancolique ou désespéré de leurs convictions passées? Face aux désillusions innombrables du XX^e siècle et au rejet de ce qu'il appelle la « culture héroïque » qui valorisait l'esprit de conquête, nos sociétés se veulent aujourd'hui plus pacifiques et bien plus à protéger la planète qu'à transformer le monde. Parlant des États-nations d'Europe, il constate que plusieurs prennent en horreur leur histoire et veulent



SOURCE LE SEUIL

Jean-Claude Guillebaud mène dans *La Force de conviction* une réflexion audacieuse sur le problème des monothéismes confrontés à la modernité.

fuir leur passé national. On assiste à l'ère du « néo-narcissisme », où le vivre au présent est à l'ordre du jour. Réfractaire à l'idée de normes, de traditions, la société se veut tolérante et en appelle au principe d'authenticité. Toutes les institutions comme l'école, la famille, les partis politiques sont en crise alors que « l'homme sans gravité applaudit le crépuscule du devoir ». On congédie la croyance pour s'en remettre aux experts et à l'empire du droit. Entre intolérance et désenchantement, comment retrouver la force de conviction?

Guillebaud explique dans la deuxième partie de l'ouvrage, inti-

ulée « *Le retour des idoles* », comment la superstition ou la crédulité a remplacé les croyances. « Ces nouvelles religions prolifèrent maintenant sur les terrains de la science, de l'économie, de la technique, de la politique, des médias, mais comme en catimini, sous le déguisement de la raison. » Des indices: on assiste à l'augmentation fulgurante des ventes d'ouvrages d'ésotérisme et d'occultisme et des « arts divinatoires ». Le phénomène des consultations auprès de « voyants » atteint des records. Le fondamentalisme n'est pas le seul fait des prêtres ou des imams. Il peut aussi saisir le savant ou l'économiste lorsque la

mondialisation est perçue comme transcendance. Bref, la postmodernité n'est pas aussi sceptique qu'on l'a cru.

Entre le fanatisme revenu et la désespérance, Guillebaud tente de répondre à une question centrale: « À quoi pouvons-nous croire aujourd'hui? » En politique, ou en économie, dans la science comme dans la religion, il faut réapprendre à distinguer la croyance aveugle de la conviction raisonnable. Car on ne vit pas sans croyance et « il faut croire pour faire la société ».

Que faire de la Révélation et des textes sacrés? Guillebaud mène ici une réflexion audacieuse sur le problème des monothéismes confrontés à la modernité. Ces trois religions du Livre seraient entrées dans une « nouvelle étape de l'interprétation ». Guillebaud fournit des références nombreuses pour nous permettre d'approfondir ses réflexions.

Croire, c'est faire confiance et implique un rapport à l'autre; une réflexion sur la « force de conviction » amène à s'interroger sur l'état de nos rapports avec toutes les institutions humaines. Aussi Guillebaud, en guise d'épilogue, fait-il un éloge paradoxal des institutions, religieuses ou laïques, entrées dans une logique de mutation. Attentif à cet autre monde qui est en marche, Guillebaud sait nous ouvrir des pistes séduisantes. On rejoint ici les préoccupations de son ouvrage précédent, *Le Goût de l'avenir*.

Collaborateur du Devoir

LA FORCE DE CONVICTION

Jean-Claude Guillebaud

Le Seuil

Paris, 2005, 390 pages

Depuis plus de 25 ans

Spirale

LANCEMENTS à la Galerie de l'UQAM

Dans le cadre du vernissage de l'exposition TROP, Jean-Luc Nancy avec François Martin et Rudolphe Burger

Le 20 octobre à 17 h 30

JEAN-LUC NANCY, À BORDS PERDUS (dossier sous la direction de Georges Leroux et Ginette Michaud)

Le magazine *Spirale* vous invite au lancement de son numéro de septembre-octobre et de l'essai de Jean-Luc Nancy, 58 indices sur le corps et *Extension de l'âme*, suivi de *Appendice* de Ginette Michaud (Éditions Nota bene)

GALERIE DE L'UQAM
Pavillon Judith-Jasmin, salle J-R120,
1400, rue Berri (angle Sainte-Catherine Est)
Tél. : (514) 987-8421 • www.galerie.uqam.ca

LIVRES

Michel Van Schendel (1929-2005)

Une poésie de la justice

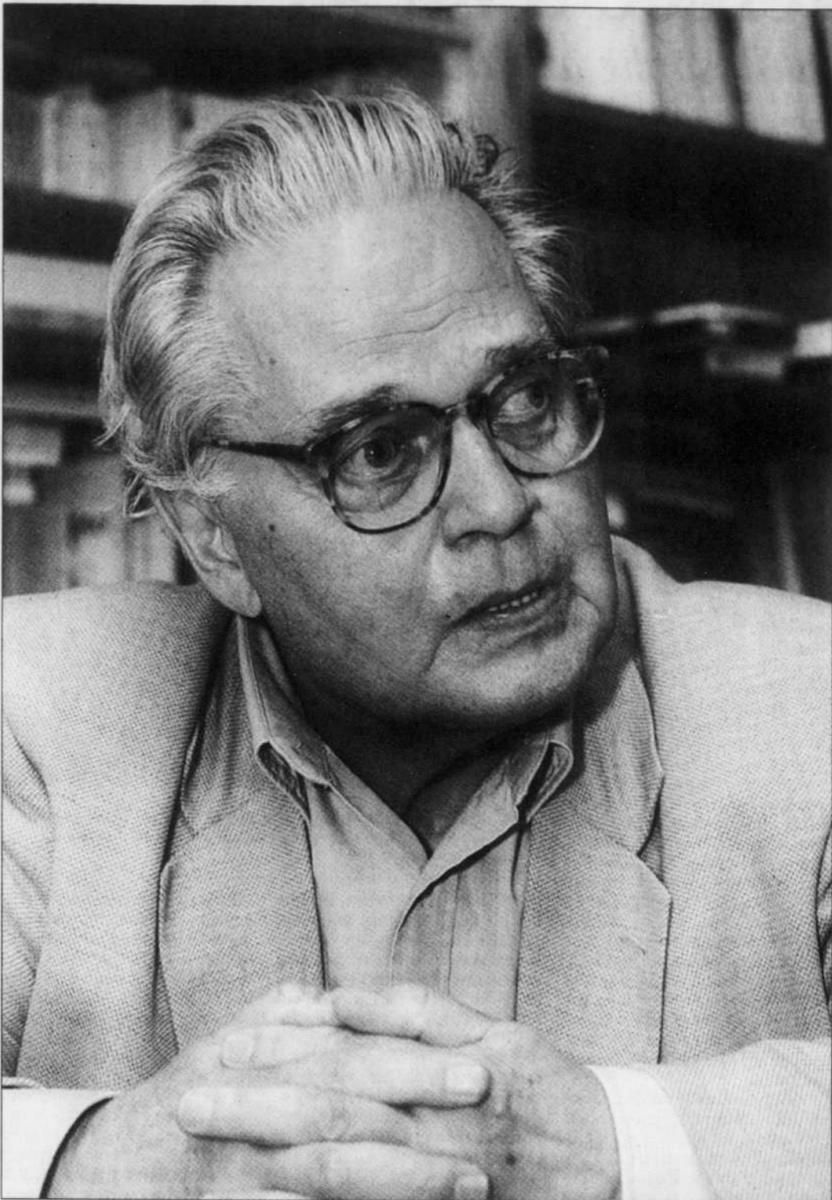
GEORGES LEROUX

La disparition de Michel Van Schendel nous ramène à son œuvre, elle nous dit la nécessité d'une autre lecture, ajustée sur l'horizon d'une voix qui se tait et continue néanmoins de réclamer. Ces temps derniers, le poète nous avait beaucoup donné, il avait multiplié les écrits, et sans que son écriture dont le timbre unique demeure toujours présent se disperse, elle s'était disséminée dans un nouvel espace. Je voudrais pour saluer sa mémoire tenter de dire cet espace où il nous appelle depuis ses derniers poèmes.

Son œuvre déjà dense s'est ramifiée dans plusieurs directions nouvelles. Disséminée, ramifiée, on le notera à l'occasion d'un recueil qui invite à entrer au jardin, cette œuvre n'a pourtant jamais quitté son terrain profondément politique, domaine où règne le conflit, où rien ne semble jamais vouloir s'apaiser. Je rappelle pour mémoire l'ouverture de son grand récit autobiographique, rédigé sur le mode d'une narration qui emprunte de multiples détours pour parler d'une vie vécue dans la poésie, mais aussi dans la revendication de justice. Engagements, luttes, combats, il y en eut beaucoup. De manière véhémente, porteuse souvent d'une colère bruyante, cette exigence imprégnait autant le poème que l'action. Dans un jeu d'allers-retours incessants, un zigzag entre le présent et le passé, entre l'enfance et le temps de la maturité, ce récit est d'abord un itinéraire qui entend rejouer, ensemble, le politique et le poétique. *Un temps éventuel* (L'Hexagone, 2002), c'est le titre de ce parcours fait de rigueur et de solidarité, qui nous raconte comment cet intellectuel et ce militant politique a construit ici une action qui est aussi une œuvre de poète. Renonçant à nous guider, le poète abandonne la trajectoire toute faite et fait le vœu de ne pas nous perdre. N'est-ce pas le sens de cette communauté de l'éventuel? Tout peut arriver, la charpente peut céder, l'amour peut naître. Pour saluer Michel Van Schendel, ce récit ouvre tous les chemins.

Il nous était à peine offert que trois recueils venaient presque fuser en même temps: *Choses nues, passage* (L'Hexagone, 2004), *L'Éil allumé. Contes de la colère triste* (VLB éditeur, 2004) et *Poèmes de flèche et de plume* (Traité d'union, 2004). Poèmes purifiés par l'épreuve, denses, concentrés, de la plus haute exigence. Comme si cela n'était pas encore assez — et la mesure ne semblait jamais devoir être pleine, puisqu'il avait encore sur l'établi plusieurs livres —, le poète avait préparé avec Louis-Pierre Bougie un livre d'artiste, *Le Jardinier* (La Griffie d'acier, 2005), qui annonçait le dernier recueil publié: *Mille pas dans un jardin font aussi le tour du monde* (L'Hexagone, 2005).

C'est ce recueil qui définit le mieux l'espace où le poète nous convie. Plaçant nos vies au cœur de ce jardin, le poète jardinier ouvre ce nouvel espace de poésie qui est aussi une aire de pensée. La ruine du monde, son tourment, y parvient-elle? Le tableau de Louis Pierre Bougie qui accompagne ce livre annonce tout, on y voit tourbillonner dans un vent qui les engage dans une rotation quasi céleste ces objets du monde et, comme en transparence, le poète attentif et presque effacé, allant son chemin dans l'épaisseur d'un univers rassemblé et turbulent. On y voit aussi notre image emportée dans un linéaire noué. Le poète qui affronte cette turbulence pressent-il qu'il a atteint un nouveau seuil? Quand il en lut des extraits de Van ses lecteurs réunis à la librairie Gallimard le 15 septembre dernier, alors que ses forces déjà l'abandonnaient — et en particulier le dernier poème placé sous le signe de l'infini, *Laisse-le* —, chacun entendit un messa-



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Michel Van Schendel

ge de paix, un abandon, et reconstruit un adieu. La révolte n'avait pas cédé, mais un répit avait pris forme.

Ces nouveaux poèmes sont présentés comme des poèmes du divers, cette diversité est celle du monde dans sa différence. Je lis l'ouverture, où il est question de reconnaître le monde, de le porter. Cette ouverture, je voudrais y insister, est à la fois une consigne de lecture, car elle exhorte en vue d'un propos d'unité et d'amour, mais aussi un aveu de détresse de Van toutes les féliques et toutes les cassures par où cette diversité devient la blessure du monde, la violence, l'injustice. Casser, cassures, casses et cases, tout ce qui chute et se brise, tout ce qui se sépare et se plie pour se rompre, ce fracas est très sonore dans la suite de ces poèmes du divers, mais aussi tout ce qui dans le langage se rassemble et parvient par son nom à une existence apaisée, à une forme de consentement. Comme Héraclite, si je peux nommer ce qui se donne ici à penser sous la figure de la réconciliation impossible de l'un et du multiple, de l'arc et de la lyre, Michel Van Schendel est demeuré jusqu'au bout dialectique. M'en voudra-t-on de ce vieux mot, demeuré rive au langage de l'utopie communiste, de l'atopie philosophique? Il ne le faudrait pas. Le poète écrit: *«L'unité foment l'opposé.»*

Tout se tient et s'expose dans cet acte, ce geste, ce propos: fonder, c'est-à-dire de promouvoir en l'élaborant la diversité du monde, qui est toujours à la fois la richesse de l'altérité, de la différence, et l'abîme de la haine et de la violence. Conspirer en vue de la diversité. Encore Héraclite, tout est *poïmos*. Le jardin lui-même est une lutte, un espace qui hésite entre l'abandon et la culture. Mais le divers recherche aussi son unité.

Thème oriental hérité du néoplatonisme arabe, le jardin nous fait remonter au mythe d'Adonis, à ces parfums secrets, à ces murs, à ces enclos où l'âme est invitée à découvrir tous les gestes de l'hospitalité et de la reconnaissance, et surtout à considérer les limites. Le monde peut y être parcouru dans son entièreté, il y est surtout reconstruit par les mains de ceux qui en travaillent la forme et qui font chaque fois le vœu de vaincre sa précarité et son désordre. Parlons un peu de cette fenêtre pour l'entendement, parlons du poète jardinier: que veut dire en effet faire le tour de son jardin comme on ferait le tour du monde? que veut dire même faire le tour? L'expression évoque une valeur de connaissance, une sorte d'intensité saturée, qui arrive à son terme: faire le tour, c'est toujours déjà avoir fait le tour, c'est connaître, c'est disposer sans

dominer, c'est pour chaque être donc donner le nom que le premier jardin lui a permis de recevoir, thème adamique s'il en est, mais aussi kabbale poétique de tous ceux pour qui le jardin accueillit le premier poète au paradis.

Testament poétique

Ce recueil ultime forme le testament poétique de Michel Van Schendel, il nous invite à pénétrer dans cet enclos du monde pour aller à la rencontre des noms et des silences, des fatigues et des érosions du langage autant que de ses fugaces éclousions. Le don du poète est disposé comme le geste mille fois répété de parcourir pour faire, même si chacun sait que le tour est infini, inachevé et inachevable. Mille pas ne sont toujours qu'un pas, unique et sombre alors que *«le buis de vie dure / [...] / tient parole»*. On ne peut qu'accueillir encore l'imagerie végétale, ramifiée, disséminée de ces strophes de terre et d'air: ces *«grumeaux d'arbre»*, ce *«chêne des pauvres gens»* où on entend la compassion du poète pour tous les démunis, les violents, les opprimés. Cela, tous les jardiniers l'ont compris, eux qui refont chaque jour le monde en faisant leur jardin contre la violence du temps.

Les éléments, le monde, l'être, les êtres. Ici, comme si souvent dans ses recueils précédents, Michel Van Schendel veut faire jaillir de la masse indistincte du monde tout ce qui réclame le droit d'accéder à la parole, de demander le défendu. Sur ce seuil du langage se tiennent tant de pauvreté, tant de

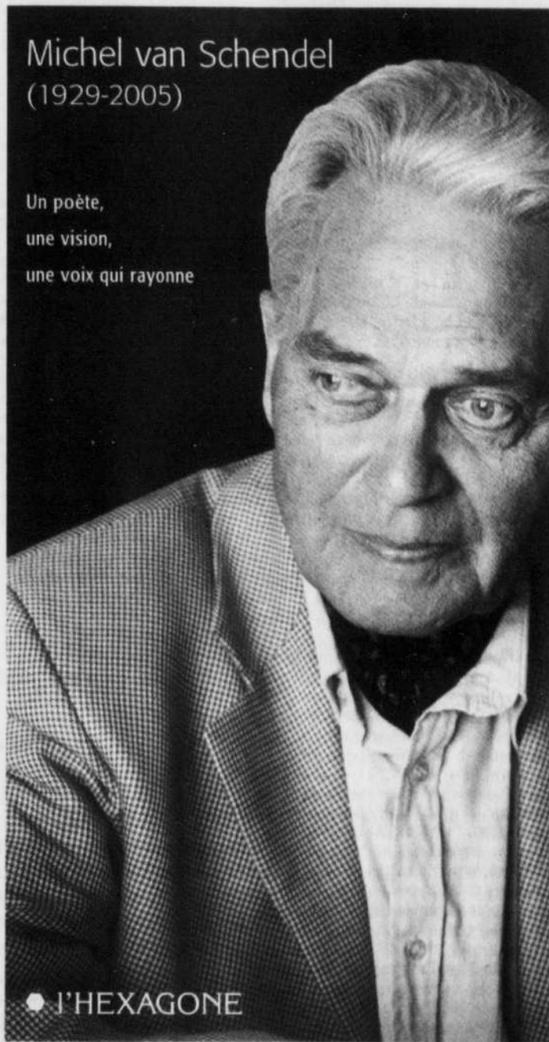
misère qui ne sont que des manques et des échecs du langage, là même où des paroles très simples, bien dirigées, arrivent autrement à faire être et s'agissant de l'humanité, à rendre dignes. Le poète, planté au milieu des gens, imagine et entend au-delà du présent contraignant, au-delà des morsures quotidiennes, l'appel d'autres figures encore innommées dans le temps de l'expérience, il connaît leur valeur, il veut être juste et il s'efforce vers le nom juste, même quand il s'agit de nommer ce qui manque déjà ou ce qui manquera toujours, la justice et le repos. Je retiens dans toute cette œuvre un souci unique de dignité, de fidélité à tout ce qui réclame son nom et sa place. Les exemples ne manquent pas pour illustrer cette communauté dans l'effort de penser comme effort de faire être pour rendre justice. En témoigne ce texte placé en appendice sur les têtes coupées, hommage aux victimes, aux exclus, aux abattus. C'est du même souci, de la même ténacité, du même regard sur l'existence comme tâche et travail, mais aussi comme perte et disparition, que

l'ethos de la poésie construit son alliance avec la pensée.

Lisant donc ce dernier recueil, il faut arriver à nommer cette volonté poétique du juste: il ne s'agit pas seulement de précision, mais aussi de rigueur, de sobriété, et aussi d'une amitié généreuse dans sa réclamation de justice. Mais cette recherche serait de pure forme si on n'y percevait pas, immédiatement et absolument, la simplicité, la pauvreté de ce qui est là, démuné, presque abandonné à son recueil. Et qui est justement l'exigence de justice du juste. S'il fallait, au moment de saluer la disparition de Michel Van Schendel, replacer ce recueil sur l'horizon de ce temps éventuel, de ce récit d'une vie politique et poétique de part en part, je dirais qu'il accomplit cette poétique de la justice mise en chantier depuis le début.

Collaborateur du Devoir

Une première version de ce texte a été lue pour honorer Michel Van Schendel lors du lancement de son dernier recueil, et en sa présence, à la librairie Gallimard, le 15 septembre dernier.

Michel van Schendel
(1929-2005)Un poète,
une vision,
une voix qui rayonne

L'HEXAGONE

Hommage à
Michel van Schendel

© Marc-André Grenier

La direction et les membres de la communauté de l'UQAM rendent hommage à la mémoire de Michel van Schendel. Pionnier de l'UQAM, poète et essayiste reconnu, Michel van Schendel fut non seulement un homme de paroles, mais il fut également un homme de convictions. Durant 30 années, il a contribué à former plusieurs générations d'écrivains et d'intellectuels en se consacrant à l'enseignement et à la critique de la littérature au sein du Département d'études littéraires.

UQAM

ÉCHOS

Un dernier
hommage

Les proches, amis et lecteurs du poète et essayiste Michel Van Schendel, décédé le 9 octobre dernier des suites d'un cancer, pourront lui rendre un dernier hommage le jeudi 20 octobre à 16h au Complexe funéraire Mont-Royal d'Outremont, situé au 1297 du chemin de la Forêt. La famille recevra les condoléances à partir de 14h. L'auteur, né en France et qui a grandi en Belgique, est venu s'installer au Québec en 1952, où il a d'abord œuvré à titre de journaliste et de critique. Il a enseigné à l'Université du Québec à Montréal, qu'il a contribué à fonder, et joint l'équipe des Éditions de l'Hexagone, où son œuvre, surtout poétique, a été publiée à partir de 1958. Il venait de faire paraître *Mille pas dans le jardin font aussi le tour du monde*. — Le Devoir

À la mémoire de
Michel van Schendel

Membre fondateur du Syndicat des professeurs et professeures de l'Université du Québec à Montréal et membre à diverses reprises du Comité exécutif, du Conseil exécutif et du Conseil syndical

Président du Syndicat en 1974-1975 et ardent syndicaliste du début à la fin de sa carrière

Le SPUG reconnaissant

SPUG

Syndicat des professeurs et professeures de l'Université du Québec à Montréal

PHILOSOPHIE

Un humanisme sans frontières

Quiconque part à la découverte du philosophe Raymond Klibansky s'ouvre nécessairement à un univers empreint d'un humanisme profond, enraciné dans une soif de connaissances hors de l'ordinaire. Le père Benoît Lacroix se souvient de l'homme.

ULYSSE BERGERON

«*A lui seul, il est un siècle, une culture, un Européen, un humaniste*», sourit le père Lacroix avec une admiration qu'on ne pourrait remettre en question. Ami de Klibansky, il fut le directeur de l'Institut d'études médiévales de l'Université de Montréal à l'époque où le philosophe y enseignait, peu après son arrivée à Montréal en 1946.

«*Pour moi, il a toujours été un phénomène, une sorte de personnage mythique. Je le trouve incomparable. Je me suis toujours demandé comment il était possible d'en savoir autant, sur autant de sujets différents*», précise-t-il, soulignant aussitôt son étonnement à l'égard de sa connaissance des langues aussi bien modernes que mortes.

«*Sans prétention aucune, il était conscient qu'il avait quelque chose à donner, à offrir. Il n'avait pas à nous montrer qu'il était savant — je crois qu'il le savait assez bien. Cela a fait qu'entre nous et lui, il y avait un jeu d'admiration mutuelle*», résume-t-il.

Si le nom de Klibansky est connu mondialement, de quelle façon celui-ci a-t-il laissé sa trace au Québec? «*Vous savez, Raymond Klibansky n'était pas le genre à aller sous les projecteurs. Il était de l'école du contact humain. Il aimait discuter et échanger*», dit le père Lacroix, sous-entendant ici que ce dernier s'est trop peu fait connaître de la population québécoise.

Il ajoute aussitôt: «*Mais son influence est notable, car il a su transmettre une passion du savoir et des connaissances, à ses étudiants surtout. Car l'université était réellement son univers. Et cette passion s'est transmise et elle, elle a eu des répercussions*».

Les relations qu'il entretenait avec les étudiants étaient hors du commun, se souvient-il. Certains d'entre eux lui avait même donné un surnom affectif. «*Il y en avait certains qui l'appelaient affectueusement "Kli-Klibansky". C'était toujours étonnant de voir à quel point un spécialiste de renommée internationale comme lui se prêtait amicalement au jeu*».

Selon le père Lacroix, il n'y a pas l'ombre d'un doute: en plus d'être cet érudit incomparable, Raymond Klibansky était un fin pédagogue, d'une grande disponibilité: «*Il était le Moyen Âge à son meilleur tout en ayant une attitude digne de la Renaissance: d'une délicatesse et d'une fraternité dans le style*».

Étonnamment, le dominicain se permet une courte et cordiale imitation de l'auteur de *Saturne et la mélancolie*: nœud de cravate, voix feutrée à demi camouflée, jouant par moment du silence. Il précise: «*Il avait toujours cette voix très douce pour dire des choses extraordinaires qui donnaient cette impression qu'il parlait pour vous. Il avait en fait un pouvoir d'attraction évident*».

Collaborateur du Devoir

La traversée d'un siècle maléfique

Le philosophe aurait eu 100 ans aujourd'hui

Raymond Klibansky

Toute sa vie, jusqu'à son dernier et fatal moment, fut placée sous la gouverne de Saturne, l'astre qui retarde l'accomplissement des destinées.

STÉPHANE BAILLARGEON

Formé dans l'effervescence culturelle de l'Allemagne du premier tiers du XX^e siècle, forcé à l'exil par la barbarie nazie, colonel de l'armée britannique durant la Seconde Guerre mondiale, philosophe et historien de la culture de renommée planétaire, professeur émérite des universités McGill, Oxford et Heidelberg, co-auteur de *Saturne ou la mélancolie*, un livre légendaire sur le sublime et complexe sujet du «*bonheur d'être triste*», Raymond Klibansky est mort début août, à Montréal. Il serait devenu centenaire le 15 octobre.

Sa longue vie très bien remplie concentre les misères et les bonheurs d'un siècle marqué par d'admirables découvertes scientifiques et artistiques, mais aussi par d'abysmales plongées au cœur du maléfique.

Lui-même connaît le statut d'exilé dès le berceau, à Paris, son lieu de naissance, où son père allemand s'occupe depuis quelques années d'une grande entreprise d'import-export en vins. En 1914, dès le déclenchement du premier conflit mondial, sa famille est obligée de tout abandonner pour rentrer à Francfort.

Après quelques années passées au très rigide et trop discipliné Goethe Gymnasium, où il se lie d'amitié avec Klaus Mann, le fils de l'écrivain Thomas Mann, le jeune Klibansky — qui a hérité du prénom du défenseur de la laïcité et futur président de la République française Raymond Poincaré — persuade ses parents de l'inscrire à l'Odenwaldschule, une école mixte et progressiste, une utopie scolaire réalisée, sans

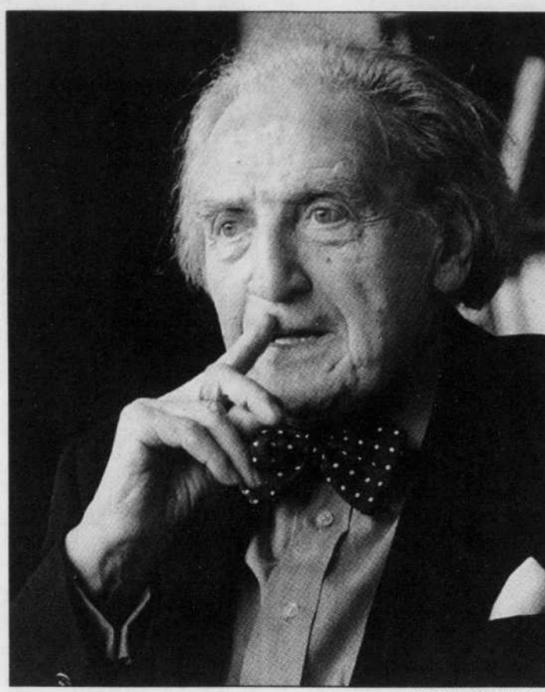
surveillants, sans notes, où les élèves et les professeurs décident ensemble, lors d'assemblées générales, des règles de conduite communes.

Comprendre ce qu'est l'homme

Il obtint son Abitur, l'exigeant diplôme d'études secondaires allemand, avec six mois d'avance et rentre à la fameuse Université de Heidelberg à 17 ans, en 1923. Il fréquente la famille du sociologue Max Weber, termine son doctorat à 23 ans, puis devient Privatdozent, professeur de cours libres, en 1931, deux ans avant la catastrophe de 1933. Il se rappellera ensuite avec tristesse du silence de la très grande majorité des enseignants, qui avaient pourtant passé les années précédentes à discuter savamment de la nécessité d'une conduite personnelle courageuse, de l'autonomie de l'individu et de sa liberté. Pour lui, la mémoire de grands esprits qui avaient capitulé devant le régime nazi était «*entachée à jamais*».

Après un bref séjour à Kiel, auprès de Ferdinand Tönnies, il passe à Hambourg. Il habite chez Ernst Cassirer, dont le fils Heinz est un autre collègue de l'école secondaire, et il travaille à la célèbre bibliothèque de l'Institut Warburg. L'étudiant se permet de critiquer un ouvrage d'Ernst Panofsky et Franz Saxl sur la gravure *Mélancolie de Dürer*, parue en 1923. Les deux savants invitent alors le jeune universitaire à se joindre à eux pour une nouvelle édition. Le travail sur *Saturne et la mélancolie* sera interrompu par Mars et les nazis et ne paraîtra en version définitive, chez Gallimard, que 60 ans après le projet initial à six mains.

Cette volonté de suivre à la trace des notions et des concepts sur des milliers d'années, dans plusieurs aires culturelles, va l'occuper toute sa vie. Raymond Klibansky participe au renouvellement de la compréhension des rapports de la culture occidentale



ALAIN TREMBLAY / ONF

Raymond Klibansky tel qu'il apparaît dans le film réalisé en 2002 par Anne-Marie Tougas, intitulé *Raymond Klibansky - De la philosophie à la vie*.

à ses sources grecques, filtrées par les penseurs juifs, arabes et chrétiens du Moyen Âge et de la Renaissance. Dans le lot immense et disparate de ses œuvres complètes, occupant plusieurs rayonnages, on peut notamment distinguer les éditions critiques d'œuvres majeures de l'histoire de la philosophie, par exemple le monumental *Corpus Platonium Medii Aevi*, une édition des versions médiévales latines et arabes des textes platoniciens.

Reconnaître la raison et la dépasser

Dès 1927, il propose à l'Acadé-

mie de Heidelberg de réaliser des éditions critiques des œuvres latines de Nicolas de Cues puis de Maître Eckhart, dont les nazis veulent faire un ancêtre idéologique. À compter de 1933, le Privatdozent est d'autant plus menacé qu'il nargue le nouveau pouvoir qu'il exige des détails sur ses «*origines raciales*», sur la confession de ses parents et grands-parents, tous juifs. Le jeune savant va quitter l'Allemagne quelques jours plus tard, après avoir convaincu les Warburg de prendre eux aussi le chemin de l'exil avec leurs précieux livres — leur institut est toujours à Londres. Il a en poche de

qu'il payer le taxi et il lit mais ne parle pas l'anglais. Il corrige la lacune en quelques mois, devient professeur au prestigieux Wolfson College d'Oxford.

La philo mène à tout. Pendant la Seconde Guerre mondiale, le philosophe prend du service au sein du Political Warfare Executive, en Grande-Bretagne. Il s'élève jusqu'au rang de colonel de l'armée britannique.

En 1946, le colonel redevient professeur, au collège Wolfson bien sûr, mais aussi à McGill et à l'Université de Montréal. Ce nouvel exil volontaire aura finalement duré plus d'un demi-siècle. Ici, le professeur forme des générations d'étudiants, dont plusieurs devenus célèbres. Travailleur infatigable, le nonagénaire codirige un collectif sur les recherches philosophiques au Canada français. Les prix annuels de la Fédération canadienne des études humaines portent son nom.

Surtout, pendant toute cette longue vie aussi exemplaire qu'exceptionnelle, à Montréal comme ailleurs, le professeur multiplie les initiatives pour la paix, la liberté et la tolérance, soit au sein de l'Institut international de philosophie, soit en publiant des classiques de ces idées généreuses, dont la fameuse *Lettre sur la tolérance*, de Locke, parue en plus de 20 langues. Car l'idée de tolérance constitue finalement la clé de voûte de l'existence et de l'œuvre de Raymond Klibansky, homme d'études autant qu'homme action, philosophe engagé contre les tortionnaires des choses, des mots et des êtres.

«*Ce n'est pas parce que, souvent, le résultat des efforts est minime, ou même non existant, qu'il ne faut pas les faire*», aimait-il répéter. *L'effort personnel, l'effort éclairé par une conviction, fait une différence. L'histoire est pleine d'exemples montrant que l'action d'un individu, la personnalité d'un individu, a changé quelque chose.*

Le Devoir

Un héritage pour Montréal

La bibliothèque de Raymond Klibansky

Le Moyen Âge nous a légué la figure d'un certain Petrus Comestor, Pierre le Mangeur, ainsi appelé parce qu'il faisait une consommation boulimique de livres. Les bibliothèques des savants ressemblent rarement à celles des moines tibétains, elles ne cessent de grandir au fil des occasions et des découvertes et se rapprochent plus de vastes capharnaïms que de cellules de méditation.

GEORGES LEROUX

Comme Petrus, Raymond Klibansky avait commencé très jeune à construire sa bibliothèque. Il pouvait certes compter pour le guider sur les bibliothèques des universités ou sur les grandes collections aristocratiques qui, durant la période qui correspond à sa jeunesse, étaient en phase de transformation, comme la bibliothèque de Wolfenbüttel. Mais il eut surtout la chance de fréquenter de grands maîtres, et tous ceux qu'il connut dans l'Al-

lemagne des années vingt lui avaient ouvert les portes de collections magnifiques, à commencer bien sûr par Ernst Cassirer, Ernst Panofsky et Aby Warburg.

Tout jeune savant reçoit, au contact des premières collections auxquelles il peut avoir accès, une empreinte indélébile, il en tire souvent un modèle qui va guider tous ses choix au cours de sa vie. La rencontre avec Warburg fut sans doute pour Klibansky une formidable influence, lui qui représentait non seulement une figure exemplaire, mais une aventure inégalee

dans le monde des livres. Raymond Klibansky, qui avait travaillé à la classification, en avait gardé une impression très précise, faite d'abord d'un grand désir de rationalité. Il s'opposait sur ce point à la lecture de Ernst Gombrich, qui accordait plus d'importance aux sympathies occultes. Pour lui, une bibliothèque était d'abord un répertoire, fait des textes fondamentaux de la tradition.

Antiquariat

Quand on examine la bibliothèque de Raymond Klibansky — et chacun pourra la consulter, puisqu'il l'a léguée à l'université McGill —, on voit qu'elle traverse tout son itinéraire intellectuel personnel. Elle n'a rien de purement bibliophilique, malgré toutes les occasions qui s'offraient à l'étudiant et au jeune professeur de collectionner pour le seul plaisir d'accumuler. Je l'ai souvent entendu raconter com-

ment, au cours de ses promenades dans les vieux quartiers universitaires de Heidelberg ou de Hambourg, il avait l'habitude d'aller chez les antiquaires, ces merveilleux *Antiquariat* tenus souvent par des savants experts dans plusieurs domaines. Il y avait toujours quelque chose d'intéressant, et si on examine les ex-libris qui sont apposés dans beaucoup de ses livres, on voit qu'il a recueilli plusieurs ouvrages qui avaient d'abord appartenu à de grands savants. J'avais noté par exemple le magnifique ex-libris de Franz Boll, le grand historien de l'astronomie et des sciences astrales de l'Antiquité, lui-même sans doute un grand collectionneur. Cette transmission des livres à travers une chaîne de savants est parfois la conséquence heureuse d'une dispersion: une collection longuement méditée au fil d'une vie peut se voir entièrement disséminée, même si elle représente un effort de pensée aussi déterminé que l'œuvre qu'elle a accompagnée et soutenue. Peu de collections échappent à ce destin de fragmentation. Mais il y a d'autres scénarios possibles.

Parce qu'elle reflète fidèlement son cheminement dans la pensée, la bibliothèque de Raymond Klibansky méritera d'être conservée dans son intégralité. Le catalogue qui en proposera la description fera voir en effet comment chaque étape de son immense travail a été soutenue par un segment de sa collection. Comme pour tous les grands savants, sa biographie se reflète autant dans ses livres que dans ses œuvres ou sa correspondance. Plusieurs de ces livres sont par ailleurs des exemplaires très rares d'éditions anciennes de textes de l'Antiquité, de la Renaissance et de la période moderne. On peut en effet diviser en trois grands moments la biographie intellectuelle de Raymond Klibansky: d'abord le travail sur le néoplatonisme grec tardif, où nous retrouvons sa magnifique thèse sur la métaphysique de Proclus. Quand on voit l'exemplaire de la *Théologie platonicienne* de 1618, publié à Hambourg, on est en présence des premiers grands textes de sa collection.

C'est aussi le cas d'un incunable de Pétrarque, ou de la *Théologie de l'immortalité*, de Marsile Ficin. Le second moment

correspond aux travaux sur Maître Eckhart et Nicolas de Cues, dont Raymond Klibansky possédait des éditions glossées à plusieurs mains. Sa collection de travaux érudits sur la Renaissance était considérable, on y retrouve l'essentiel de la tradition philosophique qui lui avait inspiré le grand programme éditorial du *Corpus platonicien du Moyen Âge*. Enfin, le troisième segment est sans doute celui par lequel sa pensée fut la mieux diffusée: il s'agit des travaux sur la tradition de la tolérance, principalement des œuvres de John Locke. Mais on sait que Raymond Klibansky, qui fut un collègue du grand spécialiste David F. Norton, avait aussi une passion pour David Hume, dont il a étudié notamment la correspondance.

Héritier de cette collection, c'est pour une ville universitaire comme Montréal un bienfait rare et précieux. Raymond Klibansky, avec la complicité de Vianney Décarie, avait fait en sorte que la bibliothèque de son maître, Ernst Hoffmann, qui allait être dispersée, soit acquise par l'Université de Montréal. Elle s'y trouve aujourd'hui et on ne peut que penser à la coïncidence heureuse qui fait désormais cohabiter à Montréal deux collections aussi prestigieuses. Raymond Klibansky — tous ceux qui ont fréquenté le bureau 608 du pavillon Leacock le savent — était trop occupé pour voir au catalogue de ses livres, il les rangeait en sections distinctes, mais on peut se réjouir du fait que le département des livres rares de McGill entreprendra bientôt la rédaction de ce catalogue et préparera une exposition de quelques beaux exemplaires.

L'ironie de la situation veut que, par testament, Raymond Klibansky ait non seulement légué sa bibliothèque à McGill, mais aussi tout ce qu'il faudra pour qu'on dessine l'ex-libris qu'il n'avait jamais pris le soin lui-même de préparer. On y retrouvera peut-être le sablier de Dürer ou les ailes de l'ange qu'il avait longuement médités dans sa jeunesse et qu'il nous légua dans son *Saturne et la mélancolie* pour notre propre bibliothèque.

Le philosophe et la mémoire du siècle. Entretiens avec Georges Leroux de Raymond Klibansky a été réédité chez Boréal en 2000.

Écrit à l'origine par Erwin Panofsky et Fritz Saxl en collaboration avec Raymond Klibansky, le manuscrit de *Saturne et la mélancolie* a été détruit au cours de la guerre. Par la suite, il a été réécrit par le Professeur Klibansky seul et publié 60 ans plus tard. La version française publiée par Gallimard est considérée comme la version définitive.

HISTOIRES

RAYMOND KLIBANSKY
ERWIN PANOFSKY ET FRITZ SAXL

Saturne et la Mélancolie



GALLIMARD

La philosophie en Europe

Une vaste enquête, pays par pays, des grandes tendances et interrogations en philosophie.

libessais

GALLIMARD

McGill Library
Bibliothèque

La bibliothèque de l'université McGill rend hommage au

PROFESSEUR RAYMOND KLIBANSKY

pour sa contribution exceptionnelle à l'avancement de la vie intellectuelle et au développement des collections spécialisées, telle la collection David Hume.

Nous sommes en outre très fiers et reconnaissants de l'héritage que constitue le legs de la bibliothèque de recherche du Professeur Klibansky, témoignage d'une profonde érudition et de vastes champs d'intérêt.

• PHILOSOPHIE •

La recherche de l'objectivité

Le regard jeté vers le passé est intimement lié au regard projeté vers l'avenir

Dès l'adolescence, Raymond Klibansky savait qu'il consacrerait sa vie à l'histoire des idées. Il voulait savoir ce qu'était l'être humain. Pour cela, il fallait évidemment connaître la pensée philosophique sur l'homme, ce qui le conduisit à l'histoire de la philosophie, mais aussi à la philosophie de l'histoire. Or, l'histoire consiste à traduire en termes contemporains ce qui n'est plus, ce qui fut autre, avec les dangers que cela comporte de projeter sur le passé une vision du présent. Le jeune savant se pencha donc sur le problème de l'objectivité en histoire.

ETHEL GROFFIER

Lorsque, ayant dû fuir les persécutions nazies dès 1933, il fut accueilli par un collège d'Oxford, il s'occupa entre autres choses de publier, sous le titre de *Philosophy & History*, des mélanges en l'honneur du philosophe allemand Ernst Cassirer. Dans sa propre contribution sur le caractère philosophique de l'histoire, il développa sa conception de l'objectivité.

Dans les années 1930, l'influence du positivisme de la fin du XIX^e siècle est encore forte. On se préoccupe de quantifier, de trouver des lois immuables, de faire de l'histoire une science exacte, tendance contre laquelle avaient réagi des savants allemands tels que Rickert ou Windelband. Pour Raymond Klibansky, si la compréhension et l'interprétation d'un passé chargé de signification demandent évidemment des éléments quantitatifs, des fixations dans le continuum du temps considéré comme homogène, ces fixations ne sont en soi que d'une importance secondaire et ne servent qu'à former le cadre mettant en valeur un tableau historique. Un fait ne tire pas sa dignité historique de ces fixations — non plus que d'une explication causale comme telle — mais bien de l'orientation vers une image chargée de signification.

Même si les «documents» (écrits, monuments, objets...) du passé demeurent, l'esprit qui les a produits a disparu. Il s'agit donc d'un passé appelé dans le présent, un passé remémoré, l'existence en

mémoire de ce qui a été. Toute mémoire étant en définitive déterminée par les attentes, par la volonté tendue vers l'avenir, le regard jeté vers le passé est intimement lié au regard projeté vers l'avenir.

L'historien qui retrace un développement allant d'une époque donnée à nos jours présente plus que des faits isolés. Il doit y avoir un lien intellectuel entre ces faits, un sens. Ce sens, c'est l'historien lui-même qui le donne. Cela semble ouvrir la porte à la subjectivité. Le sceptique du XVIII^e siècle voyait, en effet, souvent l'histoire comme une «fable convenue». Plus près de nous, le courant de la «sociologie des sciences», dont Raymond Klibansky jugeait le relativisme destructeur, faisait de toute connaissance le produit d'une situation sociale et matérielle donnée.

Il était fermement convaincu que toute activité scientifique doit justifier sa légitimité par la raison. Il est évident que l'histoire doit être exempte des jugements de valeur de l'historien. Ceux qui ont coloré les envolées républicaines de Michelet ou du *Grand Dictionnaire universel* de Pierre Larousse au XIX^e siècle en sont un bon exemple. L'historien digne de ce nom n'a pas de «secret agenda». Mais il fait inévitablement des choix, il donne des interprétations influencées par sa propre époque, sa propre société.

Pour une objectivité bien comprise

L'existence de nombreux facteurs qui conditionnent le jugement

rend d'autant plus impérieuse l'exigence d'une objectivité bien comprise. Ce n'est pas quelque chose de fixe, d'immuable, mais une intention de pensée, une tendance consciente, un effort pour arriver le plus possible à la connaissance objective du phénomène.

«L'objectivité», disait Raymond Klibansky, ne doit pas être prise comme un état de fait, mais bien comme la volonté d'exclure tout élément subjectif qui reflète notre propre désir et nos propres craintes. C'est une idée dans le sens kantien de principe régulateur de nos jugements, mais également dans le sens platonicien de norme, constituant un modèle auquel nous nous soumettons volontairement. Il se plaisait à citer un de ses amis chers, le philosophe américain Max Black: «... l'idéal d'objectivité est, comme les autres idéaux, un idéal que nous devons poursuivre même en sachant que nous ne pouvons pas tout à fait l'atteindre.» Ainsi que Paul Ricoeur, dans *Histoire et Vérité*, il concevait l'objectivité comme «une œuvre de l'activité méthodique. C'est pourquoi cette activité porte le beau nom de critique».

Raymond Klibansky a appliqué cette méthode pendant toute sa vie. Elle lui fut spécialement utile pendant la guerre. Recruté par le Political Warfare Executive anglais pour effectuer un travail secret consistant à rendre compte, de façon exacte et en se défendant de toute subjectivité, des intentions de l'ennemi ainsi que de son moral, il devait analyser la propagande allemande, ensuite aussi italienne. Il les traita comme des documents historiques. La quête de l'objectivité fut aussi essentielle dans son travail d'historien de la philosophie. Combien de conjectures, fruits d'une imagination strictement contrôlée, ne sont-elles pas nécessaires pour interpréter un manuscrit du XII^e siècle!

Science et histoire

Le souci de l'objectivité le conduisit aussi à se préoccuper des rapports entre la science et l'histoire, en d'autres termes,

Le souci d'objectivité s'inscrivait en filigrane dans sa vie quotidienne, dans ses jugements sur les gens et les choses

du caractère historique de toute science, des prétentions de l'histoire à un caractère scientifique, de leur but commun qui est la recherche de la vérité, recherche dans laquelle l'histoire et la philosophie ne doivent pas être isolées l'une de l'autre. Il fonda donc la Société canadienne d'histoire et de philosophie des sciences, qui siègea d'abord à Montréal et essaïma partout au Canada.

Il n'est pas étonnant qu'en 1975, un numéro de la *Revue internationale de philosophie* qui lui fut dédié s'intitulât *Méthode et philosophie de l'histoire* et portât bien sûr sur le problème de l'objectivité.

Finalement — et c'est peut-être le plus important pour donner une idée de l'homme que fut Raymond Klibansky — le souci d'objectivité s'inscrivait en filigrane dans sa vie quotidienne, dans ses jugements sur les gens et les choses. En dépit de ses expériences malheureuses en Allemagne, il garda non seulement un profond attachement à la grande culture allemande, mais aussi le souci d'éviter toute condamnation généralisatrice. «Il ne faut pas dire "les Allemands"», répétait-il, et il faisait état de résistances individuelles souvent héroïques à la tyrannie.

Ethel Groffier, professeure retraitée de l'université McGill, a collaboré au dernier ouvrage de Raymond Klibansky, Idées sans frontières. Histoire et structures de l'Institut international de philosophie (Paris, Les Belles Lettres, 2005)

Le gardien des connaissances

«Il était le dernier survivant de la bibliothèque de Warburg»

Printemps 1933. Hitler est chancelier depuis quelques mois déjà. L'Allemagne se transforme et devient, aux yeux du jeune Raymond Klibansky, un lieu potentiel de dérapages sociaux et culturels. À l'appel du gouvernement nazi débutent des actions antisémites; les commerces juifs sont stigmatisés de l'étoile jaune. Alors à l'Université de Heidelberg, Klibansky réagit.

ULYSSE BERGERON

Le 2 avril 1933, il embarque de nuit dans un train en direction de Hambourg. Destination: la bibliothèque Aby Warburg pour laquelle il a déjà travaillé et où son ami Fritz Saxl est directeur. Il s'agit à proprement parler d'un sauvetage culturel. Le jeune homme de 27 ans désire ni plus ni moins que sauver des griffes de la barbarie nazie cette bibliothèque dédiée à la recherche sur la culture.

Ainsi, en concertation avec Saxl et Max Warburg, le frère cadet du fondateur de la bibliothèque, Klibansky organise «la fuite» de l'institution. Seulement quelques mois s'écouleront avant que les chercheurs, les bibliothécaires et la bibliothèque ainsi que l'ensemble de son catalogue quittent enfin Hambourg pour Londres, à l'intérieur d'un *steamer*.

«Raymond Klibansky a été l'initiateur de ce déménagement qui détiendrait une forte importance pour l'histoire de l'art», explique Myra Nan Rosenfeld, amie du philosophe, historienne de l'art et ancienne conservatrice du Musée des beaux-arts de Montréal. La bibliothèque se faisait le reflet d'un renouveau en étant porteuse d'une nouvelle approche dans l'analyse de l'art.

Rosenfeld explique: «L'idée était tout à fait nouvelle de faire le lien entre l'histoire de l'art, la philosophie, la littérature et l'histoire. Cette bibliothèque était aussi bien le lieu de rencontre d'historiens de l'art que

de la littérature ou de la philosophie. C'était d'ailleurs le cas de Raymond Klibansky, qui était historien de la philosophie.»

Et le décès du philosophe, en août dernier, a sonné le glas d'une époque entière. Il ne serait pas erroné d'avancer qu'il était le dernier représentant des intellectuels allemands du premier tiers du XX^e siècle. Du moins, une chose est certaine: «Il était vraiment le dernier survivant des premiers membres de la biblio-

thèque Warburg. On pense entre autres à Fritz Saxl, Erwin Panofsky et au philosophe Ernst Cassirer. Tous ont réellement changé la façon d'étudier l'art», indique Rosenfeld.

Car la bibliothèque Warburg, aujourd'hui rebaptisée Institut Warburg, a bel et bien connu plusieurs existences. L'historienne souligne que la première fut celle «qui s'étend de sa création par Aby Warburg à son transfert à Londres en 1933. La seconde est celle qu'elle a depuis son transfert jusqu'à aujourd'hui». Mais peu importe le lieu ou l'époque, l'institution demeure toujours et encore un symbole de connaissances et de recherches dans le secteur de la culture et de l'art.

La bibliothèque reste d'ailleurs pour Rosenfeld un lieu où plusieurs grands de l'histoire de l'art se rencontrèrent et échangeèrent. N'est-ce pas avec Saxl et Panofsky que Raymond Klibansky accrocha de son principal ouvrage, *Saturne et la mélancolie?*

Collaborateur du Devoir

Le sourire du professeur Klibansky

Rares, très rares sont ceux qui ont uni l'espérance et la lucidité

JEAN BÉDARD

Un soleil printanier nettoyait le brouillard. Paris n'était pas tout à fait réveillée. C'était le deuxième matin de mon arrivée. Dernière année du millénaire, le Salon du livre de la capitale française invitait le Québec. Merci. J'étais de la délégation, invité par je ne sais quel accident. Je déjeunais à l'hôtel voisin pour ne plus entendre la parade insupportable de la veille: «Moi, mes romans...», «Moi, mes amours...». Cela reflétait trop bien mon égoïsme, ma solitude, le marécage où s'était enfoncée la littérature, enfin, ce qui en restait de médiocrité transportable. Malheur! l'hôtel foisonnait de la même jungle. Je sortis précipitamment. J'angoissais, car bien que débutant dans le monde du livre, je glissais malgré moi dans cette liqueur amère: vouloir un nom...

Dehors, un vieux monsieur attendait droit debout devant la porte de l'autobus qui devait nous amener au Salon du livre. Il était seul, une bonne demi-heure avant le départ, complètement immobile dans le bruit de la ville. Il se retourna, me sourit pour m'inviter à m'approcher. Nous sommes restés côte à côte trois ou quatre minutes silencieuses. La porte de l'autobus s'ouvrit. Il me fit signe de monter le premier, puis demanda de s'asseoir à côté de moi. Il s'intéressa à ce que je faisais, à ce que j'écrivais, à ce qui me remuait. L'autobus démarra. Il était bondé et je n'avais vu entrer personne.

Il tourna son regard vers la fenêtre. On eut dit un enfant de la campagne émerveillé par la ville. Au tournant d'une place, ses yeux s'enfoncèrent dans l'axe d'un grand boulevard et son sourire se voila d'une nostalgie que je ne pouvais comprendre. Le silence néanmoins tissait sa toile entre nous. Toute la journée, je me sentis à l'abri. Le vieil homme avait tourné mon voyage en bonheur.

La porte des géants oubliés

J'ai compris plus tard la valeur de ce sourire et la profondeur de cette nostalgie, car nous arrivions à destination lorsque je sortis de ma torpeur pour lui demander son nom. Raymond Klibansky. Il me fallut ensuite deux jours pour assimiler à rebours le sourire de qui m'avait délivré. Professeur Klibansky, celui à qui je devais mon dernier roman, le chaînon d'érudition qui nous avait donné Maître Eckhart et Nicolas de Cues, la porte des géants oubliés. Je connaissais son génie, sa mémoire phénoménale, son intelligence perçante, je les avais aperçus à travers son œuvre, mais je ne savais pas qu'il souriait au monde! Je n'aurais pas pu imaginer que cet homme qui avait survécu à deux guerres aussi cruelles, qui s'était faufilé au péril de sa vie entre Satan et Lucifer, qui s'était rivé le nez sur l'indifférence de la France au premier temps du nazisme, qui avait fait partie de l'Intelligence des Alliés, qui avait subi le malheur et la déchéance, le pire de l'homme et même l'horreur, je n'aurais jamais imaginé que ce survivant souriait au monde! Je dis «sourire», il ne faut pas penser à une généralité, à une expression du moment, à une des formes de la gentillesse. Non! Sur son visage unique, pas une seule ride n'était autre qu'un dépassement de l'inhumain rencontré. Son visage était, littéralement, la mémoire d'une remontée. Je ne parle pas seulement de cette volonté de dépassement que l'on retrouve dans la vigueur d'un cou, ni de la subtilité de l'intelligence que dessine la finesse des traits, cela je

l'avais vu chez d'autres; je parle de la grâce, de la légèreté de l'enfant qui dit la victoire. C'était cela son sourire. Cet homme transpirait une sérénité gagnée sur un siècle de calamités. Après avoir plongé une intelligence impitoyable dans l'inhumain, il en a remonté ce sourire. Alors, donc, la philosophie n'est pas uniquement la fosse des renfrognés. On peut miser sur la pensée pour assurer le bonheur de nos petits-enfants. Vous ne pouvez imaginer ce que cela signifiait pour moi, à ce moment-là de ma vie. C'était ma première rencontre physique et consciente avec un philosophe qui ne s'était pas perdu.

Ce jour-là, j'ai su que je n'aurais jamais d'autres preuves et je ne voulais plus d'autres preuves. Si un philosophe est sorti de cette histoire tourmentée du XX^e siècle avec un tel sourire, c'est que la philosophie est un chemin possible. Cela me suffisait. Le lendemain, une dame qui me parut dans la cinquantaine, alerte et un tantinet espiègle, me lança un commentaire sur Maître Eckhart. La veille, j'avais, sans subtilité aucune, glissé un exemplaire de mon roman dans la main du professeur. Sa dame l'avait lu. Ethel Groffier, une autre rencontre rayonnante. Il serait ridicule de dire que cette femme a travaillé dans l'ombre du professeur. Premièrement, Klibansky ne fait pas d'ombre. Deuxièmement, la dame en question éclairait par elle-même. Troisièmement, les écrivains à haut tirage qui étaient là faisaient énormément d'ombre. Et heureusement, car de cette façon pouvaient s'ébattre en toute intimité la philosophie et la littérature, le philosophe et la femme de lettres. C'est précisément cet amour mystérieux que j'ai vu lorsque je suis entré pour la première fois dans leur appartement de Montréal.

Rédemption de la pensée

Je n'ai pas rencontré le couple bien souvent. Je n'arrivais pas à assimiler ce que je voyais et entendais. J'en avais pour longtemps à savourer cette redemption de la pensée qu'ils symbolisaient. Rares, très rares sont ceux qui ont uni l'espérance et la lucidité. Je me demande pourquoi ce sont les autres qui sont enseignés et fêtés. Sans doute parce qu'il est important pour l'homme moderne et post-moderne de savourer son aptitude à survivre dans l'absurde. Il en tire tant de satisfaction.

A mon invitation, le professeur Klibansky est venu au lancement de *Nicolas de Cues* et il a parlé de mon roman avec une netteté et une vivacité qui a complètement galvanisé la petite foule qui était là. Solide sur ses 96 ans, il nous fit la démonstration qu'il vaut la peine de miser sur la pensée. Une phrase parmi d'autres de ce texte inédit: «Nicolas de Cues, disait le professeur Klibansky, n'était pas seulement un philosophe et un théologien, c'était un homme d'action, un homme dont la foi agissante transcende l'action, un homme soutenu par un idéal qui résiste aux pires revers. Il prêcha la tolérance au milieu des plus sanglants troubles religieux...» Ce qu'il disait de Nicolas de Cues s'appliquait à lui-même, de sorte que ses paroles, ce soir-là, étaient matérielles comme une lame.

Jean Bédard a publié, entre autres, *Maître Eckhart (Stock, 1998)* et *Nicolas de Cues (L'Hexagone, 2001)*. *Comenius, l'art sacré de l'éducation est paru en 2003 (Paris, Éditions Jean-Claude Lattès).*

Son visage était, littéralement, la mémoire d'une remontée

LES PRIX RAYMOND-KLIBANSKY



Fédération canadienne des sciences humaines



Les PRIX RAYMOND-KLIBANSKY reconnaissent, chaque année, les meilleurs livres savants dans les humanités, publiés en français et en anglais en vertu du Programme d'aide à l'édition savante.

En prêtant son nom à ce prix, M. Klibansky rend hommage à la fois aux récipiendaires et au prix lui-même, qui a été décerné pour la première fois à la fin des années 1980, tout comme les prix Jean-Charles-Falardeau et Harold Adams Innis, pour les sciences sociales.

Son impact et sa réputation dépassent les frontières de la langue et de la culture. En honorant les meilleurs auteurs savants du domaine des humanités, la Fédération canadienne des sciences humaines rend hommage à l'œuvre, à la vie, à l'intelligence et à l'influence de Raymond Klibansky.

- 2003-2004**
Louise Bienvenue. *Quand la jeunesse entre en scène. L'Action catholique avant la Révolution tranquille* (Éditions du Boréal)
Steven High. *Industrial Sunset: The Making of North America's Rust Belt, 1969-1984* (University of Toronto Press)
- 2002-2003**
Lori Saint-Martin. *La Voyageuse et la Prisonnière. Gabrielle Roy et la question des femmes* (Éditions du Boréal)
Toby Morantz. *The White Man's Gonna Getcha: The Colonial Challenges to the Crees in Quebec* (McGill-Queen's University Press)
- 2001-2002**
Germain Lacasse. *Le bonimenteur de vues animées: Le cinéma "muif" entre tradition et modernité* (Éditions Nota bene - Mémoires Kinokiseki)
Marilyn Randall. *Pragmatic Plagiarism: Authorship, Profit, and Power* (University of Toronto Press)
- 2000-2001**
Yvan Lamonde. *Histoire sociale des idées au Québec, 1760-1896* (Éditions Fides)
Veronica Strong-Boag and Carole Gerson. *Paddling Her Own Canoe: Times and Texts of E. Pauline Johnson (Tekahioniwaka)*. (University of Toronto Press)
- 1999-2000**
Esther Trepanier. *Peinture et modernité au Québec 1919-1939* (Éditions Nota bene)
Donald S. Hair. *Robert Browning's Language* (University of Toronto Press)
- 1998-1999**
François-Marc Gagnon. *Chronique du mouvement autonomiste québécois, 1941-1954* (Lacitté éditeur)
Susan Gluckman. *The Picturesque and the Sublime. A Poetics of the Canadian Landscape* (McGill-Queen's University Press)
- 1997-1998**
Marcel Ouscamp. *Le Fils du notaire. Jacques Ferron, 1921-1949* (Éditions Fides)
David Williams. *Deformed Discourse: The Function of the Monster in Medieval Thought and Literature* (McGill-Queen's University Press)
- 1996-1997**
Benoît Melançon. *Diderot épistolaire. Contribution à une poétique de la lettre familière au XVIII^e siècle* (Éditions Fides)
Lorne Falkenstein. *Kant's Intuitionism: A Commentary on the Transcendental Aesthetic* (University of Toronto Press)

- 1995-1996**
Claude Lamy, Hubert Aquin. *Mélanges littéraires I. Profession écrivain; Jacinthe Martel, Hubert Aquin. Mélanges littéraires II. Comprendre dangereusement; Jacques Allard, Hubert Aquin. Prochain épisode; Guyline Massoutre, Hubert Aquin. Point de fuite* (Lameac éditeur inc.)
Guy P. R. Métraux. *Sculptors and Physicians in Fifth-Century Greece* (McGill-Queen's University Press)
- 1994-1995**
Michel Biron. *La modernité belge. Littérature et société* (Presses de l'Université de Montréal)
J.D. Schmidt. *Within the Human Realm. The Poetry of Huang Zunxian, 1849-1905* (Cambridge University Press)
- 1993-1994**
Lucie Bourassa. *Rythme et sens. Des processus rythmiques en poésie contemporaine* (Éditions Balzac)
Philip Klee. *Qui perd gagne. Essai sur Sartre* (Presses de l'Université Laval)
Evelyn Cobley. *Representing War. Form and Ideology in First World War Narratives* (University of Toronto Press)
- 1992-1993**
Serge Cantin. *Le Philosophe et le demi du politique. Marx, Henry, Platon* (Presses de l'Université Laval)
Barbara Rieti. *Strange Terrain: The Fairy World in Newfoundland* (ISER Books)
- 1991-1992**
Maurice Lemire et al. *La vie littéraire au Québec, vol. 1, 1764-1805* (Presses de l'Université Laval)
James A. Leith. *Space and Prowdification: Projects for Monuments, Squares, and Public Buildings in France, 1789-1799* (McGill-Queen's University Press)
- 1990-1991**
Pierre Barthelemy. *L'Aventure américaine au XVIII^e siècle. Du voyage à l'écriture* (Presses de l'Université d'Ottawa)
Elizabeth Rapley. *The Devots: Women and Church in Seventeenth-Century France* (McGill-Queen's University Press)
- 1989-1990**
Lucie Robert. *L'Institution du littéraire au Québec* (Presses de l'Université Laval)
Mary Lynn Stewart. *Women, Work and the French State: Labour Protection and Social Patriarchy, 1879-1919* (McGill-Queen's University Press)

• PHILOSOPHIE •

Humanité et tolérance

Raymond Klibansky, notre Voltaire du Nord, notre Spinoza du XX^e siècle

Quand *Le Devoir* m'a invitée à collaborer à cet hommage au professeur Klibansky, j'ai été profondément heureuse et fière de pouvoir ainsi m'associer à la célébration de cette figure remarquable. Fière parce que c'était un esprit d'une envergure impressionnante, heureuse parce que j'aimais, j'étais attachée à cet homme bon et grand, soucieux des autres, libre, noble, généreux.

JOSIANE
BOULAD-AYOUB

Je veux orner de quelques fleurs symboliques la «guirlande» de ce jour anniversaire — Raymond Klibansky aurait eu en effet un siècle le 15 octobre 2005. J'entends «guirlande» dans le sens figuré (un recueil des qualités et vertus) tel que le pratiquait le siècle des Lumières, siècle militant en faveur des idées d'humanité et de tolérance, idées indissociables précisément du combat qu'aura mené toute sa vie notre Voltaire du Nord, notre Spinoza du XX^e siècle, l'intrépide Raymond Klibansky.

J'ai eu l'honneur de plusieurs «rencontres» avec ce grand défenseur de l'idée d'humanité, ce passionné de la tolérance et du dialogue, mais qui savait également le prix de la vie. Comme me le rappelait Mme Groffier-Klibansky, récemment, à côté de son immense legs intellectuel et moral, il y avait, tout aussi insistant, cet autre message qu'il répétait à ses amis: «Ayez le courage de jouir de la vie.»

Une leçon de liberté

La première de ces «rencontres» se passe en 1983. Montréal accueille le XVII^e Congrès mondial de philosophie autour du thème «Philosophie et culture». Bien sûr, nous nous pressons tous pour écouter la conférence du Maître. Et, tout à coup, se produit un moment extraordinaire qui nous tient saisis. La première «fleur» de sa guirlande se déploie dans la grande salle de l'Université de Montréal pendant que le professeur, debout, ses yeux bleus étincelants, nous prodigue, le nœud papillon palpitant, une grande leçon sur la liberté. La délégation russe qu'il visait indirectement quitte la séance à pas lourds.

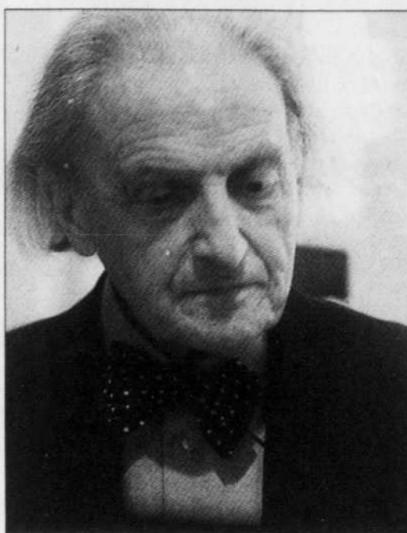
Ensuite, c'est à l'occasion de l'attribution, le 24 avril 1991, par mon université, l'Université du Québec à Montréal, de la «reconnaissance de mérite scientifique» à Raymond Klibansky, que la seconde «rencontre» intervient. Il me faut alors recueillir ici la «fleur» du courage qu'accompagne la «fleur» de l'esprit critique. Elles s'épanouissent tout au long de la conférence du professeur sur *L'université allemande des années trente*, conférence à laquelle il donne un tour autobiographique des plus vivants. L'auditoire fasciné suit son évocation des intellectuels qui ont fait la grandeur de cette institution et se sont montrés dignes de l'éclat

de sa tradition. Ils frémissent avec le professeur Klibansky quand celui-ci rappelle avec tristesse ses heures néfastes. Il explique avec lucidité comment Heidegger, en niant radicalement les buts mêmes de l'université, se détache par sa pensée de la grande tradition allemande de l'idée d'humanité représentée par Lessing, par Kant, par Goethe, et comment il engage l'Université de Heidelberg dans le déclin par le régime auquel il adhérerait. Le discours du professeur Klibansky se termine enfin par un vibrant hommage à «tous ceux qui ont résisté en face des plus grandes difficultés». C'est grâce à eux et «à tous ceux qui ne se sont pas pliés», nous dit-il — et honneur, en premier lieu, parmi ceux-ci, à Raymond Klibansky, ajouterons-nous —, que l'université a renoué avec sa mission et que, comme lui-même le souligne avec satisfaction, en Allemagne, en France et ailleurs «la sobriété de l'esprit critique a de nouveau gain de cause dans les discussions philosophiques». Le texte admirable de Raymond Klibansky a été publié, à mon initiative, en 1991 (volume XVIII, n^o 2), par la revue *Philosophiques*, revue de la Société de philosophie du Québec dont je fus présidente.

À titre de membre et de président (1966-1969) de l'Institut international de philosophie, le professeur Raymond Klibansky entreprit avec le professeur David Pears, lui-même ancien président (1987-1990) du prestigieux Institut, de diriger la publication *La Philosophie en Europe* (Paris, Gallimard/UNESCO, 1993), dans le droit fil des activités de ce haut lieu de rencontres, d'échanges et de dialogues philosophiques. Son dernier ouvrage, écrit en collaboration avec Mme Groffier-Klibansky, *Idées sans frontières* (Paris, Les Belles Lettres, 2005) établit d'ailleurs l'histoire de l'Institut, de ses structures et de ses publications. Invoquant le collectif qui faisait de façon très complète, pour l'Europe, l'état philosophique des lieux, le professeur m'incita, par une belle journée d'automne en 1995, à son instar, la même chose pour notre communauté philosophique. C'est ainsi que naquit le vaste et beau projet qui devait devenir *La Pensée philosophique d'expression française au Canada. Le rayonnement du Québec*, un fort volume de quelque 700 pages, paru en 1998 aux Presses de l'Université Laval. Sur la couverture, la reproduction d'un énigmatique tableau de Borduas, *Le Condor embouteillé* (1942), symbolise la rupture radicale qui s'annonce dans l'histoire culturelle et sociale du Québec. Le condor philosophique, au vol inverse de celui de la chouette, sort enfin au grand jour de sa captivité théologique.

Territoire philosophique

L'ouvrage était composé d'articles de spécialistes dans chacune des disciplines philosophiques, accompagné de copieuses références bibliographiques et muni d'un index des noms. Non seulement il a rempli son office — très bien, je crois, à le dire sans fausse modestie — qui était de présenter le territoire philosophique de la pensée d'expression française au Canada, dans la pluralité et la diversité de ses chantiers de recherche ainsi que de montrer ce qui constitue l'originalité de cette pensée, mais il a servi aussi, dans les



ARCHIVES LE DEVOIR

Raymond Klibansky accepta, en 1999, d'être le président d'honneur de la Chaire UNESCO au Canada d'étude des fondements philosophiques de la justice et de la société démocratique.

termes d'un des collaborateurs, «à nous sortir collectivement d'une sorte d'anonymat collectif dans lequel nous subissons l'ombre du politique et du littéraire».

Pour sa part, Raymond Klibansky retrace dans l'introduction les avatars de «la philosophie des Canadiens» depuis la légende des origines retrouvée chez La Fontaine, en passant par la suprématie des jésuites, jusqu'à la naissance d'un néothomisme dans les années 1950. Pendant que je m'occupais, en sus de mes articles, de la coordination des collaborateurs et de la confection matérielle du livre, j'ai pu cueillir encore plusieurs autres «fleurs». Parmi elles, le sens de la nuance, le souci du dialogue, le respect de l'autre qui ont permis à Raymond Klibansky, lors de sa relecture des contributions, à pousser, avec une fermeté douce, beaucoup de politesse et un tact infini, qui à étoffer sa contribution, qui à modérer son propos, qui à le préciser... Et, enfin, l'esprit de rigueur, le sens du devoir, l'observation stricte des échéances qui se manifestèrent — rapportons-le pour l'anecdote — dans sa difficile décision à sacrifier le plaisir d'assister à la finale de la coupe du monde de football, en direct à la télévision, pour me livrer, le jour convenu, son introduction, si bien que je pus remettre à l'éditeur, dans les délais, le manuscrit monté.

Enfin, rencontre importante, non pas la dernière, tant s'en faut, mais je dois après tout savoir m'arrêter,

quand Raymond Klibansky accepta, en 1999, d'être le président d'honneur de la Chaire UNESCO au Canada d'étude des fondements philosophiques de la justice et de la société démocratique, huitième chaire du réseau des chaires UNESCO de philosophie à travers le monde, dont je venais d'être nommée première titulaire. Il fit à notre université qu'il aimait tout particulièrement, et dont les recteurs Claude Corbo et Paule Leduc étaient de chers amis, l'insigne honneur de prononcer la conférence inaugurale sur le thème de la promotion des droits de la raison et de l'idéal de la tolérance. Il parla avec une admirable éloquence, avec une érudition sans failles, avec son élévation d'esprit habituelle, pendant une longue heure, sans notes, allant jusqu'à remonter aux *Édits* de l'empereur indien Ashoka, des valeurs qui lui tenaient à cœur, celles-là mêmes à l'origine de la création de l'UNESCO, dont, par ailleurs, il fut l'un des membres fondateurs, et de l'invention du réseau des chaires de philosophie, aux travaux centrés sur la philosophie politique et la philosophie du droit.

Il assigna du même coup une triple mission à notre chaire que nous nous sommes efforcés depuis de tenir. Une Chaire UNESCO de philosophie, souligna-t-il, est d'abord un pôle d'excellence de la philosophie vivante. Elle a vocation de confronter la rigueur de la réflexion philosophique aux problèmes du monde actuel, et de la rendre accessible au plus grand nombre. Elle se veut un élément essentiel de la sensibilisation aux valeurs de la démocratie et à la culture de la paix. C'est ensuite, rappela-t-il, un lieu privilégié de circulation d'enseignants, de chercheurs et d'étudiants de haut niveau, pour le partage des savoirs. C'est enfin, affirma-t-il, une scène de libre expression qui accepte le pluralisme des références et des écoles, cherche le dialogue au-delà de toutes les frontières et requiert au nom du droit à la philosophie la communauté des égaux dans le travail de la réflexion philosophique.

L'UNESCO a décrété, à la suite d'un *aggiornamento* souhaité de longue date, une journée internationale de philosophie en novembre, que les chaires de philosophie ont charge d'orchestrer à travers le monde. Nous avons décidé de dédier à la mémoire de Raymond Klibansky et des idéaux qu'il défendait cette journée de célébration de l'activité philosophique. Elle tombe, cette année, le 17 novembre. Autour de la question «La tolérance est-elle une vertu politique?», ses amis philosophes, seniors et juniors, de France, d'Angleterre, du Canada et du Québec y rendront hommage à celui qui, non seulement, fut le président d'honneur de la Chaire d'étude des fondements philosophiques de la justice et de la société démocratique, mais encore et surtout, à celui qui continue d'incarner à leurs yeux, émus et reconnaissants, le modèle même du philosophe, à la recherche éternelle de la sagesse en même temps que de la vérité et de la liberté, toutes sources de joie.

Josiane Boulad-Ayoub
est titulaire de la Chaire UNESCO sur la
justice et les fondements de la démocratie
à l'UQAM.

Raymond
Klibansky
chercheur,
philosophe,
bibliophile



McGill

Professeur émérite au sein de l'Université McGill, Raymond Klibansky a touché, par sa chaleureuse amitié et sa vive intelligence, des générations d'étudiants et de collègues qui l'ont côtoyé. Chercheur et humaniste chef de file, il a œuvré au Département de philosophie de la Faculté des arts. Sa collection privée d'ouvrages viendra rehausser de manière considérable les rayons des bibliothèques de l'Université.

Par son engagement envers l'intégrité intellectuelle et morale, le professeur Klibansky a non seulement enrichi la communauté de McGill, mais également le monde entier.